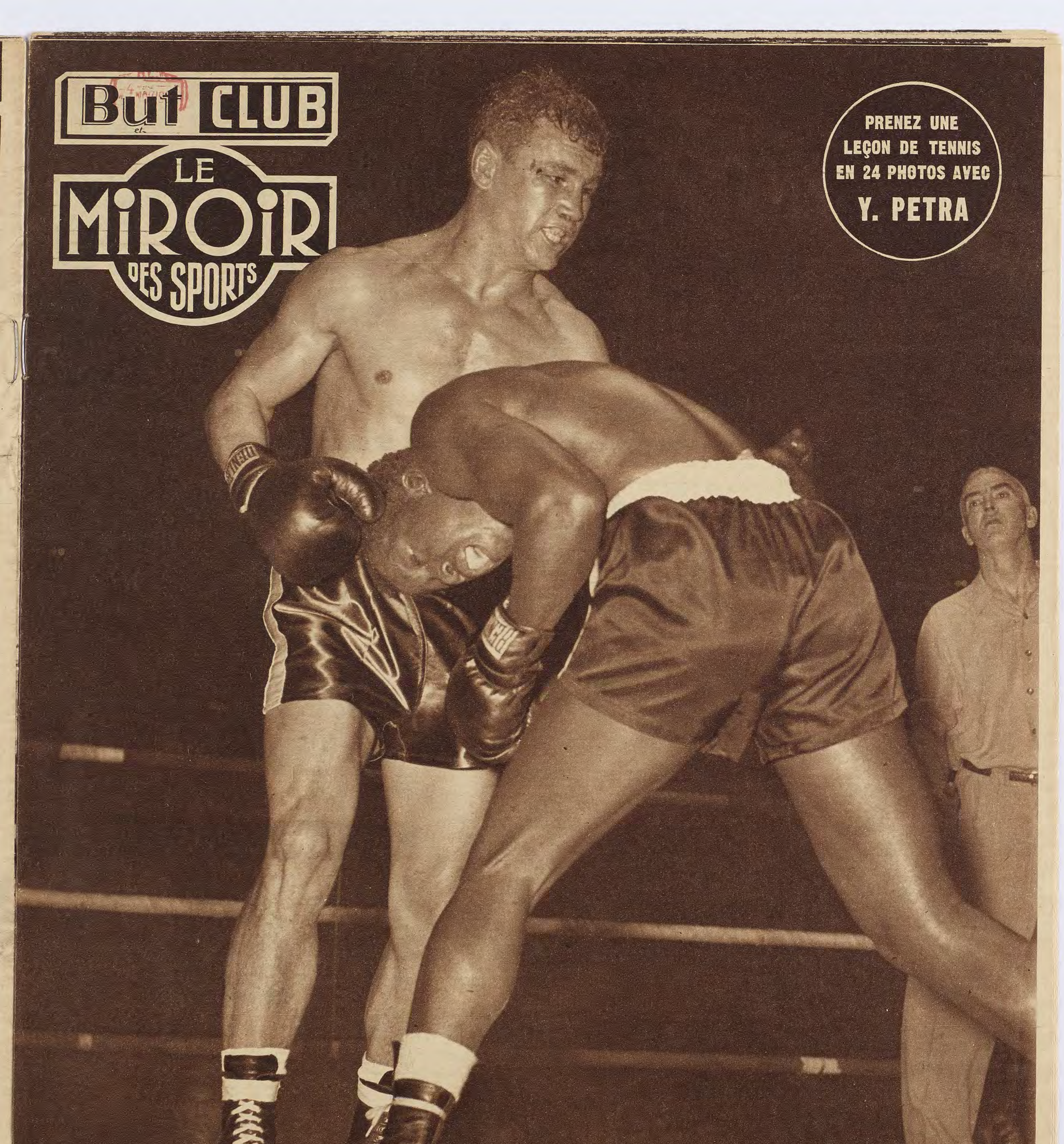
But et CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

PRENEZ UNE LEÇON DE TENNIS EN 24 PHOTOS AVEC

Y. PETRA



Blessé à l'arcade sourcilière, le visage crispé par la souffrance, Laurent Dauthuille joue le tout pour le tout dans son match contre Gene Hairston. Le noir s'accroche, mais vaincra.

30 francs
16 pages - N° 323
Lundi
12 Novembre 1951
Afrique du Nord, avion .. .. .. fr. 35
Suisse .. .. .. 55 c.
Espagne .. pes. 5 »

DANS CE N° LE PREMIER CHAPITRE D'UN PASSIONNANT RÉCIT :

" 500 buts dans la cage " par Jean Baratte

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LE SECRET D'UNE HEURE-RECORD ?

PAS DE VENT...

par Henri LEMOINE — **Champion de France de demi-fond**

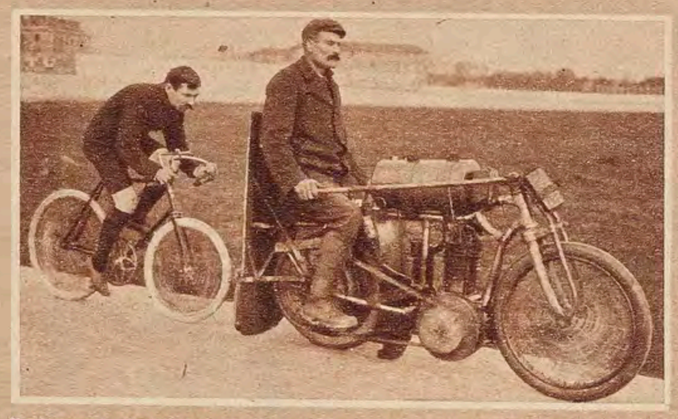
J'AI longtemps pensé, comme tant d'autres, que rien ne devait être plus facile que de rouler très vite dans le sillage d'une moto, abrité par un coupe-vent.

J'ai essayé, et admets parfaitement, désormais, pourquoi ceux qui, avant moi, se sont mis en tête de détrôner Léon Vanderstuyft, ont échoué. C'est difficile, terriblement ardu.

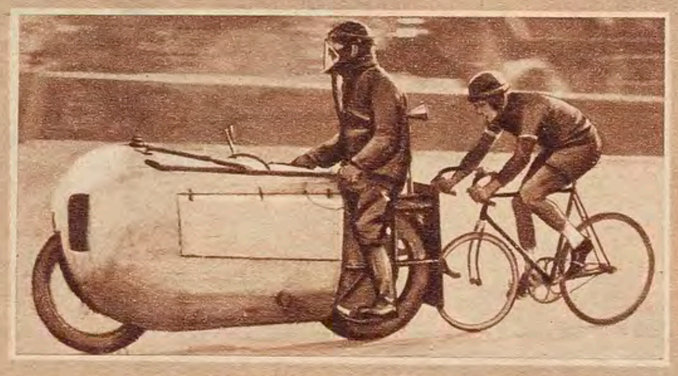
Toutes sortes de problèmes sont à résoudre, allant du choix du braquet à la forme de l'abri, en passant par la parfaite cohésion avec l'entraîneur et l'obligation de tenir une heure entière en sentant le danger rôder autour de soi.

D'un essai sur l'autre, tout change suivant la force et la direction du vent. LA MOINDRE RAFALE soufflant par le travers de la piste et c'est le décollage qui vient brutalement réduire à néant tout l'obscur mais nécessaire travail de la préparation matérielle et morale. Et je comprends mieux pourquoi Vanderstuyft s'est vu contraint de passer un long mois à Montlhéry dans l'espoir des soixante minutes de calme plat indispensables pour atteindre ces vitesses sans à-coups.

Les obstacles sont nombreux. Mais avec Georges Monneret, de qui j'admire la science motocycliste et la faculté d'adaptation à une spécialité qui n'est pas la sienne, nous ferons le nécessaire pour atteindre le but que nous nous sommes fixé : approcher les 125 dans l'heure sur une fragile bicyclette, c'est-à-dire rouler plus vite que le train le plus rapide...



Guignard fut le premier qui parcourut plus de 100 km. dans l'heure. En 1909, à Munich, il couvrit 101 km. 623.



Brunier, derrière Lauthier, battit deux fois le record. En 1924, il couvrit 112 km. 110; en 1925, 120 km. 958.

Vanderstuyft, derrière Lehmann et sa moto de 45 CV, dépossséda Brunier, avec 122 km. 771. Ce record, vieux de 26 ans, est toujours debout.

MARCHEURS SOUS LA PLUIE ET LES FEUILLES MORTES

LA pluie était entrée en scène à midi. Elle tombait maintenant pêle-mêle avec les dernières feuilles mortes. Des nuages noirs, tout effilochés, courant bas sur un fond de ciel gris, l'apportaient en rafales. Elle giclait sur les pavés de banlieue, habillant le triste décor à sa juste mesure.

Les abattoirs tout proches disparaissaient derrière d'immenses tas de pavés, espèces de crassiers décolorés. Toutes les minutes, les rames de trains de banlieue se profilaient sur le remblai de la voie bordant la rue. Arrivant du fond d'une sorte de plaine de wagons entassés, striée de rails luisants sous la pluie et s'enfonçant vers les fûts serrés de hautes cheminées d'usines crachant leurs fumées dans le vent. Le boulevard, d'un large virage, tournait là-dedans en une sorte d'harmonie. Porte de la Villette, 14 h. 30.

Par André PERDEREAU

On les attendait là, dans cette image triste de banlieue, rude, simple, poignante. Un petit paquet de curieux, serrés dans la pluie cinglante et le vent giflant la plaine.

Quand il parut, ce fut sans bruit, sans éclat, simplement. Il était au milieu d'un petit groupe de suiveurs, cinq, six tout au plus, mouillés, serrés autour de lui, en maillot blanc trempé, flasque, lourd de pluie. Tête dodelinante comme un métronome, bouche ouverte, cheveux tombants en mèches sur le front, bras ballants, battant l'air mollement. Il semblait las. C'était pourtant l'homme de tête : Caron.

Ils passèrent, lui, ses entraîneurs, sa maigre escorte, pauvre image, dans ce décor sans gloire. On suivit sa marche fatiguée tout au long du large virage, jusqu'à le voir disparaître derrière les grands tas de pavés.

★

On attendit les autres. Il pleuvait. Les rames passaient. Les feuilles tombaient. Un à un, de loin en loin, ils apparurent dans la courbe. De plus en plus attardés, de plus en plus esseulés, de plus en plus fatigués. Landrein, musculeux, tête basse. Gilbert Roger, cahoteux. Marcel Godart, pâle, volontaire. Mayer, disloqué. Seibert Albert, le père, Seibert Richard, le fils; images plus douces.

★

Ils passent, séparés les uns des autres par les longues minutes d'écart que la fatigue a creusées. Ils marchent. Depuis ce matin, avant dix heures. Ils marchent. Dans la solitude. La fatigue. Emouvants, comme la vie des hommes. Les marcheurs au long cours, tout au long de ce boulevard de zone délabrée, sont dans leur reflet. Solitude. Rudesse. Pauvreté. Ils marchent comme les biffins de 14. Comme les grognards de l'Empire, comme ceux de l'exode de 40. L'homme et sa misère.

★

Mais ils vont, plus loin, plus tard, retrouver aux portes plus hospitalières la consolation des bravos et de la foule. Foule de Paris, simple comme eux, rude comme eux. Les marcheurs et leurs amis.

Qui, ce matin, les applaudissaient déjà. Dans la grisaille de la brume matinale, alors que, encore frais et délassés, ils commençaient de porte en porte à grignoter leurs deux tours de Paris. Ils passaient, à peine éloignés les uns des autres, tout secoués des gestes saccadés des départs échevelés.

★

Ils étaient partis dans un frémissement de coudes, un froissement de semelles sur les pavés. Puis le peloton s'était étiré en fresque. Ils passaient, vifs, dans une sorte de sautillement mécanique, fouettant l'air de leurs bras, aussi actifs que leurs jambes. Mais chacun à sa manière. Penchés en avant ou penchés en arrière; bras bas ou poings relevés. La tête tombait à droite ou à gauche. Les jambes curieusement « dévissées ». Roulement d'épaules se synchronisant à contre-temps avec le roulement des hanches. Le corps tout entier disloqué, en un travail précipité de tous les muscles. A la recherche de la plus grande vitesse.

On avait la surprise de découvrir des attitudes harmonieuses. Caron, au visage impassible. Sûr de lui. Attendant son heure. Seibert, le père. Et mieux encore Seibert le fils, à la marche coulée, huileuse, souple. Des athlètes.

Et tout en avant, ouvrant la route, le 19 et le 20, Kratz et Dufrenne, se lançant à corps perdus dans l'aventure des sprints éphémères. Tous deux, côte à côte, dans le même geste symétrique, sautillement effréné, à la limite de la course et de la marche. Limite sans frontière. Comme la vague, qui, flux et reflux, fait la mer et la plage. La course et la marche : l'homme dans sa simplicité. L'homme dans sa nature.

★

C'était ce matin. Maintenant, ils finissent leur enlacement de Paris. Caron, passée l'affreuse séquence de la porte de la Villette, retrouve son allure maîtresse. Le soir va tomber à l'heure de l'arrivée. La foule encombre les boulevards et les portes. Les applaudissements suivent à la chaîne ceux qui passent.

Caron enlève tout en marchant son maillot lourd de pluie, de sueur, de fatigue, son maillot de misère. Il fait toilette et endosse son maillot cerclé d'arc-en-ciel. Maillot de triomphe. Il est prêt. Délivré de la souffrance des côtes, de la pluie, des pavés. Il ne lui reste plus qu'à embrasser sa victoire.

Le départ du Grand Prix de l'Armistice, patronné par le « Parisien Libéré », vient d'être donné. Déjà, le futur vainqueur, Caron (12), est en tête, accompagné de Gilbert Roger, Hiard (à g.), et Guignard (à dr.).

Puissant, adroit, Goussot, associé à Godeau, a remporté, au Vel' d'Hiv', la 1re épreuve du Critérium d'Europe à l'américaine. Bucher est dans sa roue.

NOTRE GRANDE CONSULTATION NATIONALE :

Un lecteur fidèle, dont nous publions la lettre, nous a écrit pour formuler quelques remarques au sujet de notre « Grand Referendum du Champion 1951 ». Amicalement, il nous reproche, notamment, d'indiquer périodiquement aux participants la « tendance » de la semaine. Notre correspondant craint que nous n'influencions, par nos résultats provisoires, le vote de nombreux sportifs. Il va sans dire que nous le faisons sans aucune arrière-pensée. Ce referendum doit être l'expression de la volonté populaire et nul favoritisme, quel qu'il soit, ne doit intervenir. C'est là ce que nous désirons. Et d'ailleurs, point n'est besoin de « diriger » l'esprit des électeurs : ceux-ci ont leurs préférences basées sur les performances de l'année. M. Arsène Leblanc, que nous remercions pour sa charmante missive, ne nous expose-t-il pas les siennes ? Il s'y tient et tous les votants feront certainement comme lui.

Monsieur le Directeur,

Lecteur assidu de votre revue (je me suis abonné au « Miroir des Sports » dès 1931 et à « But » dès sa naissance), j'ose me permettre, à ce titre, une remarque afférente au referendum « Le Champion 1951 ».

Dans chaque numéro, vous notez la température de l'opinion à la suite du courrier reçu dans la semaine écoulée. Nous savons que Bobet est déjà en tête. A mon avis, c'est une erreur de nous faire connaître le leader du referendum. Supposez un lecteur indécis — il s'en trouvera certainement au moment d'établir sa carte postale — il se laissera obligatoirement influencer par le numéro de « But et Club-Le Miroir des Sports » qu'il aura sous les yeux pour émettre un jugement.

Il serait préférable de laisser le lecteur seul avec sa conscience — sans concours extérieur.

En ce qui me concerne, j'aime tous les sports. C'est un dérivatif puissant. Ils devraient occuper les esprits de tous. Toutefois, j'ai un penchant pour le cyclisme. Néanmoins, je suis perplexe pour désigner « mon champion favori 1951 ».

Au point de vue athlétique, le « Champion 1951 » devrait être Ignace Heinrich.

Par contre, du point de vue « popularité », il ne fait aucun doute que Louison Bobet doive enlever la palme.

Ce qui ne veut pas dire que Heinrich n'est pas populaire. Non, loin s'en faut. Mais ses exploits n'intéressent qu'une partie du public. Nous sommes en France et non en Suède ou en Finlande.

Si nous posions à une personne prise au hasard dans la rue : « Connaissez-vous Heinrich ? », il y aurait une forte chance pour que la personne interrogée tombât des nues.

Posons la même question à cette même personne, en nommant Bobet. Nous bénéficierons d'un sourire et cette personne nous dira : « Bobet ? Quel beau champion ! »

Un autre grand champion aurait reçu de nombreux suffrages si son destin n'avait été si tragique : c'est notre prestigieux et si sympathique Marcel Cerdan, dont le nom était prononcé jusqu'au fond de nos chaumières.

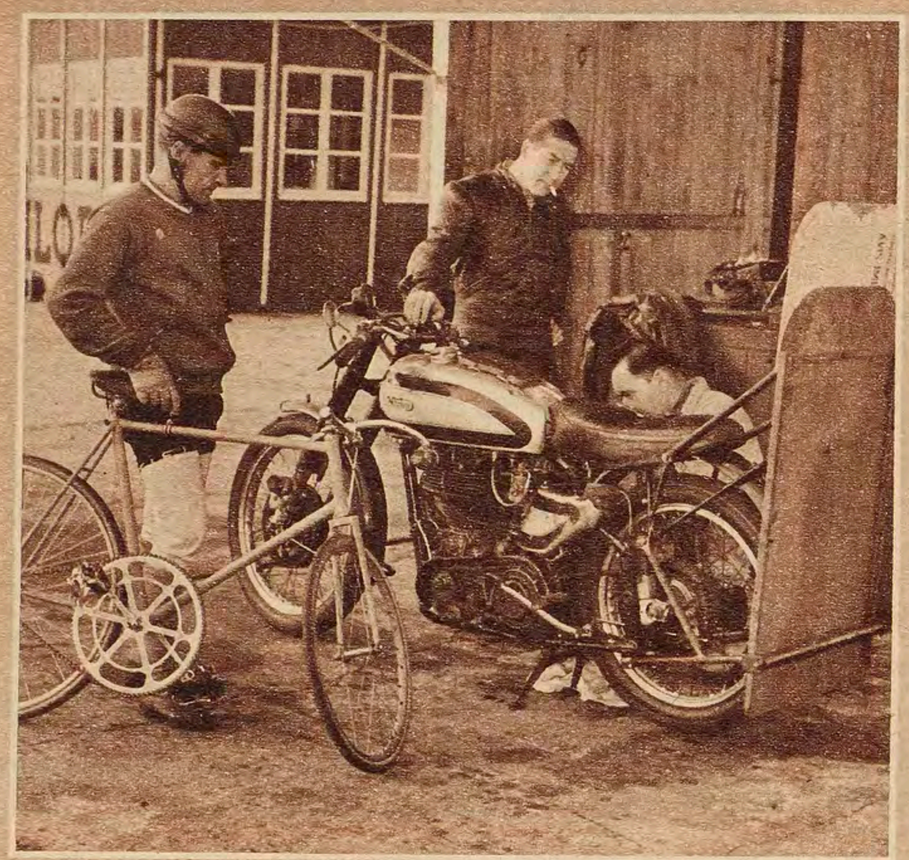
Voici mon classement, à ce jour; celui-ci peut recevoir quelques modifications, à la lecture des prochains « But et Club-Le Miroir des Sports » :

1) Louison Bobet; 2) Vignal; 3) Heinrich; 4) Cuissard; 5) Jany; 6) Barbotin; 7) Puig-Aubert; 8) Dauthuille.

J'attends donc la parution de la dernière vignette et vous prie de croire, Monsieur le Directeur, à l'expression de mes sentiments distingués.

Et à votre revue, je souhaite le succès qu'elle mérite.

ARSENE LEBLANC
Lonlay-l'Abbaye (Orne).



C'est, à présent, Henri Lemoine, champion de France, qui s'apprête, dans le sillage de Monneret, sur une moto moderne, à donner l'assaut au record.

LES ENGINS DES ENTRAINEURS DE DEMI-FOND SONT PÉRIMÉS

JE LE PROUVERAI !

par Georges MONNERET — **143 fois recordman du monde à moto**

J'AI eu, un jour, sous les yeux une photo représentant la moto de l'entraîneur Léon Vanderstuyft. Moteur énorme mais vieillot, au régime très lent et au graissage datant du déluge. En un quart de siècle, la moto a accompli de tels progrès qu'il est possible de trouver plus de puisance dans un moteur avec le quart de cylindrée. Quand j'ai émis l'opinion qu'une moto de course moderne de 500 cmc. pouvait faire aussi bien que les mastodontes de 1928, je n'ai recueilli que des sarcasmes et je me suis piqué au jeu. Pas par amour du risque ou de la contradiction, MAIS POUR PROUVER AUX ENTRAINEURS DE DEMI-FOND QUE LEURS ARGUMENTS ETAIENT SANS VALEUR ET LEURS ENGINS PERIMES.

Avec Henri Lemoine dans mon sillage, nous avons entrepris la minutieuse préparation qui fera peut-être de lui le cycliste le plus rapide sur une heure. Je n'aime pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Et je ne prétends pas que nous réussirons, puisque tant d'autres avant nous ont dû plier bagages et avouer leur impuissance. Mais les difficultés ne sont pas pour me rebuter. L'habitude des records motocyclistes et de toutes les déceptions que les tentatives réservent à ceux qui cherchent à les améliorer m'ont appris à persévérer. D'ores et déjà, cependant, je sais quelle part d'exagération se trouve dans les propos de ceux qui prétendent que rien n'est plus simple que de dépasser les 122 kilomètres 771 de Vanderstuyft. C'est cette difficulté, devinée d'abord, qui me plaît avant tout.

COPPI-KOBLET ONT FAIT TREMBLER GODEAU-GOUSSOT

AMERICAINE rapide, mais terriblement décousue : telle fut la première épreuve du Critérium d'Europe, disputée devant la grande foule au Vel'-d'Hiv'.

Godeau-Goussot, ce n'est pas une surprise, triomphèrent — le premier se révélant individuellement le meilleur du lot — mais aux points seulement, de Coppi-Koblet, étonnants.

Les deux « grands », vers lesquels tous les yeux étaient tournés, réalisèrent un petit exploit en faisant trembler les purs « américains ». Tous deux eurent de magnifiques éclairs, mais, si Hugo parut fatigué, Fausto confirma qu'il n'était pas familiarisé avec les relais.

Carrara-Lapébie, le premier handicapé par quatre crevaisons, toutes survenues au moment où Godeau-Goussot étaient partis à la conquête d'un tour, semblèrent dépaysés sur la grande piste de Grenelle, après avoir roulé durant six jours sur le petit anneau de Francfort.

Bucher-Von Buren furent très bien, de même que Bareth-Mignat, en progrès, Queugnet-Senfftleben, A. Sérès-R. Le Nizerhy, Bouvard-Giorgetti et Darrigade-Forlini. Par contre, Ockers-Van Steenbergen, A. Ryckaert-Van de Velde nous déçurent.

Roger Chardon est un stayer d'avenir. Très souple, ressemblant à Grassin, il triompha régulièrement de Delescluses, Sciardis et Hamidi.

Nouvelle victoire du « Médaillé » Gaignard (C.V. Dyonisien). Quant à Maitre-Renaud (J.P.S.), il gardera son brassard-poursuite tant que le champion de France Andrieux ne sera pas son adversaire.

René MELLIX.

Koblet, qui relaie Coppi, était fatigué, mais les deux grands champions, en dépit de leur inexpérience, faillirent bien faire trébucher les spécialistes. Ils terminèrent deuxièmes.

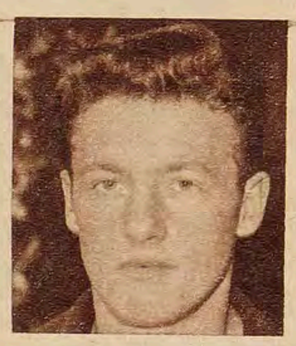
Ardents et excellents pistards, les Suisses Bucher et Von Buren (à dr.) furent à la hauteur des meilleurs. Ils terminèrent 3es.

Lapébie et Carrara, qui sortaient des six-jours de Francfort, se trouvèrent dépaysés à Grenelle. Ils prirent la sixième place.

QUEL EST LE CHAMPION 51 ?

J. BELLENGER

Né le 25 décembre 1927, à Amiens. Champion de France de vitesse, 2e du championnat du monde, à Milan. Très bel athlète, confiant en sa classe.



Antoine BONIFACI

20 ans. Né à Bezons (Seine). Six sélections en équipe nationale. A très bien joué contre le « onze » d'Autriche, au poste de demi aile gauche.

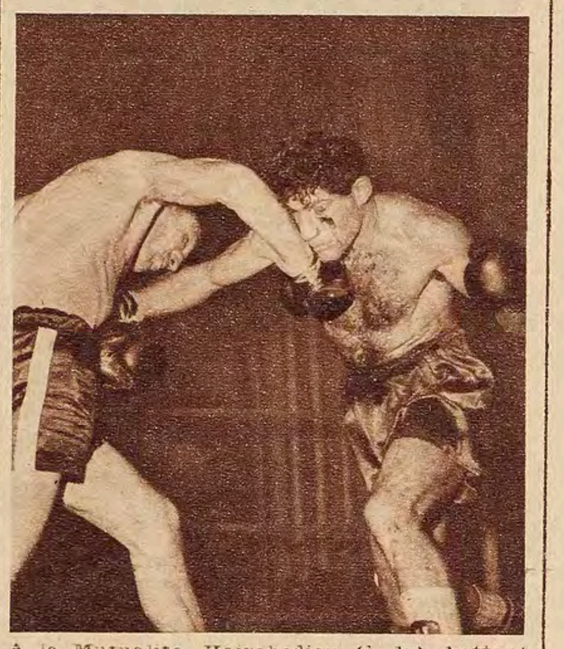
Georges DAMITIO

Né à Toulouse, le 20 mai 1924. Ex-recordman de France de saut en hauteur avec 2 m. 02. Principal adversaire de Thiam. Extrêmement régulier à 2 m.

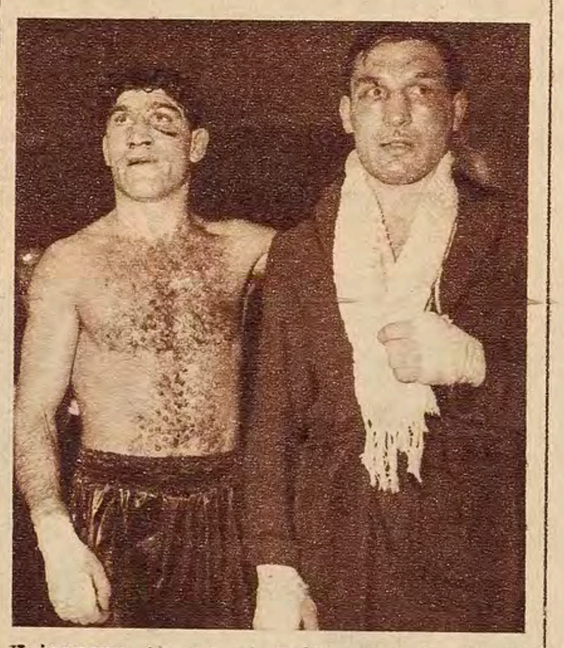
Jacques DESSEMME

Né à Bellegarde (Ain), le 16 septembre 1925. Le meilleur basketteur français. Vif, adroit, scientifique, intelligent. Grand spécialiste du coup franc.

HAIRABÉDIAN
CHAMPION DES MI-LOURDS

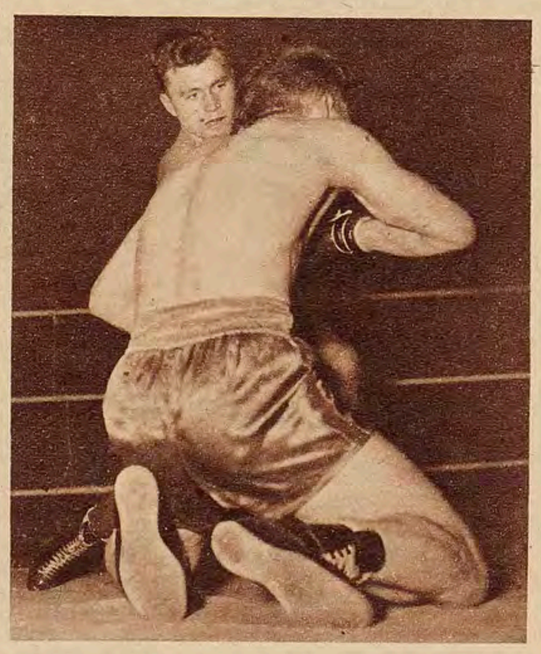


A la Mutualité, Hairabedian (à dr), battant Roude, a conquis le titre des mi-lourds.



Vainqueur (à g.) et vaincu ont le visage tuméfié. Hairabedian est coupé sous l'œil.

A Wagram, le Pantinois Forni (à dr.) a pris sa revanche sur son rival M. Auclair.



Dugénie (dont on aperçoit la tête) battit Paris, par jet de l'éponge à la 5e reprise.

Une carrière parmi tant d'autres :

FANGIO ROI DU VOLANT

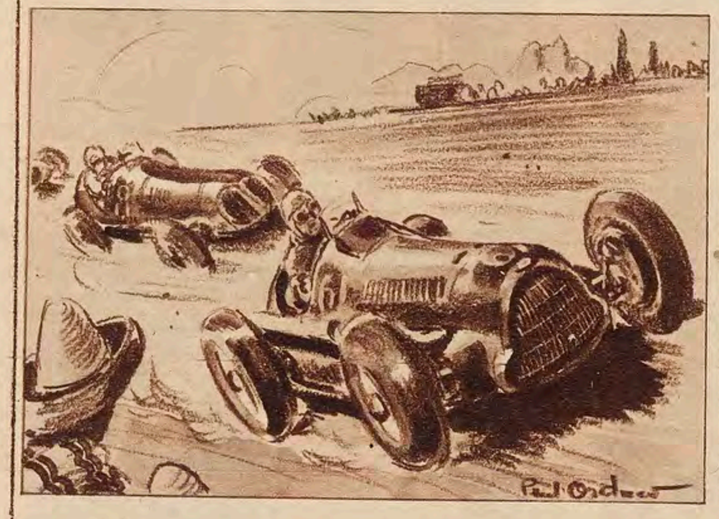
(Texte de G. FRAICHARD — Dessins de P. ORDNER)

1 A la fin du siècle dernier, une famille de paysans italiens quittait définitivement le petit village de Castiglione-Messermarino (Abbruzzes). Le vieux Fangio, accompagné de sa femme et de son fils Loretto, n'ignorait rien des ressources que recélaient alors les terres neuves de l'Argentine. Après un voyage par bateau qui dura trois mois, la famille s'installa en pleine pampas, dans la région de Balcarce, où elle cultiva la pomme de terre. Le 24 octobre 1903, Loretto Fangio épousa Herminia Deramo et eut avec elle beaucoup d'enfants : une fille, Herminia; un garçon, José; une autre fille, Celia; et, enfin, en plein hiver, le 24 juin 1911, Juan-Manuel. C'était le jour de la saint Jean et, dans tout Balcarce, des feux de joie furent allumés, cependant que, dans la rue 13, au numéro 223, la famille Fangio fêtait joyeusement la naissance de celui qui devait devenir, beaucoup plus tard, l'idole des Argentins, Juan-Manuel.

2 Excellent élève, Juan-Manuel préférait quand même davantage le football aux études. Lorsqu'il rentrait le soir, sale, les vêtements en loques, les chaussures trouées, sa mère le grondait si fort qu'il préférait filer directement dans sa chambre, sans dîner, mais repentant. Le lendemain, Maman Fangio, bonne et douce, lui proposait quelques pièces de monnaie afin qu'il puisse aller au cinéma, mais le sport était plus fort que la salle obscure, et Juan-Manuel, les bras au corps, courait en direction du stade. Il créa avec ses amis la « barra brava » (Compagnie Joyeuse) qui devait devenir célèbre par les matches qu'elle organisa. Lorsque le professeur de Juan-Manuel lui conseilla de poursuivre ses études à l'Ecole Industrielle de Buenos-Aires, le jeune Fangio refusa tout net : « Et « mama », alors ? Et « le père chéri » ? Et tous les amis de la « barra brava » ? Et le football ? Non, je reste à Balcarce. »

3 L'excellent joueur de football qu'il était devenu n'était plus Juan-Manuel Fangio, mais « El Chueco », surnom que l'on donne aux personnes dont les jambes sont arquées, et Fangio, effectivement, courait après la balle avec ses jambes désespérément tordues. Le sport est une belle chose, mais le travail en est une autre. Aussi « El Chueco » entra-t-il comme arpète chez Capettini, où il apprit à laver les voitures, et plus tard chez Viggiano où il apprit les rudiments de la mécanique. Le football, qui avait tant fait pleurer sa mère, ne l'intéressait plus. Fangio s'était découvert une autre vocation : la boxe. Encouragé par ses amis de « barra brava », il fréquenta les salles d'entraînement, et ne tarda pas à se révéler excellent frappeur. Versatile en diable, il déclara tout net, lorsqu'il eut le punch, qu'il voulait devenir coureur en automobile. Son patron, Viggiano, était d'accord, mais la mère de Fangio, inquiète, refusa.

4 « El Chueco » n'avait pas vingt ans. Il dit à sa mère : « Quel dommage de ne pas avoir 22 ans, n'est-ce pas « mama » ? » Il resta chez Miquel Viggiano jusqu'à son service militaire qu'il effectua à l'Ecole d'Artillerie de Campo de Mayo. La popularité de Juan-Manuel ne s'était pas émoussée. Un restaurant de Balcarce portait le nom d'« El Chueco ». Aussi, quand il revint à Balcarce en civil, retrouva-t-il sa place chez Viggiano. Il y resta peu, car il décida, avec son ami d'enfance, José Duffard, de créer, dans les dépendances de la maison familiale, un atelier de mécanique. Il devint alors l'épouvantail des habitants de Balcarce. Juché au volant d'une vieille voiture américaine, il prenait les virages sur deux roues et parcourait des kilomètres à une allure de « casse-cou ». En 1934, il obtint de Blanco Lliviejo le prêt de sa Ford, afin de tenter sa chance à Juarès. Et, en 1941, il remporta le Tour d'Argentine.



5 Dès lors, « El Chueco » n'a plus qu'une idée en tête : abandonner les courses de voitures de tourisme pour se consacrer exclusivement au pilotage des voitures de course. Achille Varzi et Jean-Pierre Wimille, qui disputent une course de vitesse à Buenos-Aires, l'étonnent. Ils deviennent ses professeurs, et quand Amédée Gordini lui confie une de ses petites monoplaces, Juan-Manuel s'en sert avec un tel art que Jean-Pierre Wimille ne peut s'empêcher de dire : « Voilà le futur grand champion. » En 1949, Fangio vient en Europe. Il dispose d'une 1.500 cmc. Maserati et glane des victoires retentissantes à San Remo, à Marseille, à Pau, à Albi, à Monza. Ceux qui ne croyaient pas en lui — il y en avait — ont bien été obligés de s'émerveiller. En 1950, il fait partie de l'Equipe officielle d'Alfa Romeo et rate de peu le titre mondial. Ce n'est que partie remise, car sa maîtrise en fait le n° 1 des pilotes du monte entier.

6 Sa popularité a dépassé le cadre de Belcarce. C'est toute l'Argentine qui se met à l'écoute, sur les places publiques, lorsque les frères Elias et Cornet Sojit diffusent, en direct, d'Europe, les faits et gestes du grand champion. Il est fêté comme personne ne l'a encore été en Argentine. Le général Peron le reçoit à sa table et lui donne un passeport diplomatique pour faciliter ses déplacements à l'étranger. La rivalité qui l'opposait à Nino Farina s'amenuise. Fangio est si modeste, si gentil, si simple et si fort, si fort qu'il s'attribue en 51 la presque totalité des records du tour. Que ce soit avec l'Alfa Romeo ou avec la Simca de Gordini, lorsqu'il participa au Grand Prix de Paris. Récemment, au Grand Prix d'Espagne, disputé à Barcelone, il surclassa très nettement tous ses adversaires. C'est le champion du monde le plus extraordinaire que le milieu sportif de l'automobile ait connu. Un pilote, un vrai.

Sur le ring de Montréal, Dauthuille (à dr.) a fait preuve d'énergie, mais il n'en a pas moins été dominé par Gene Hairston.

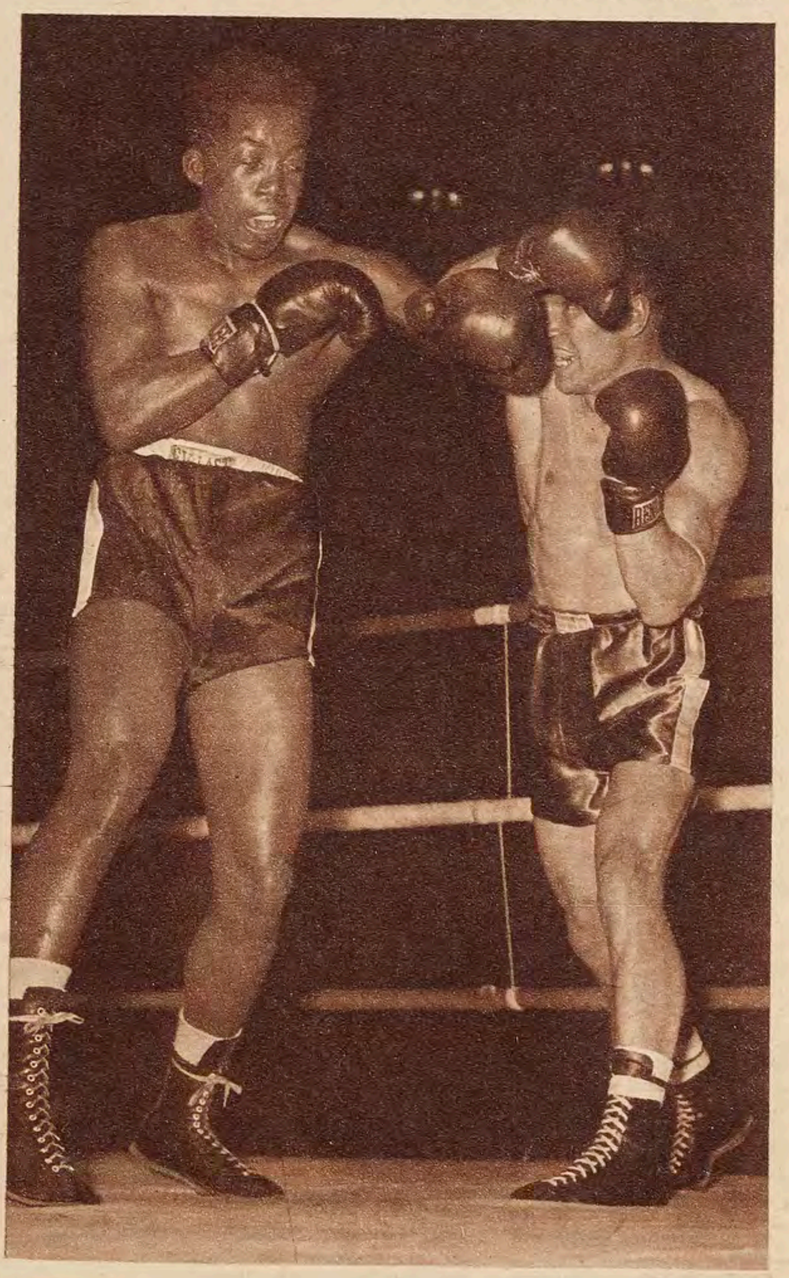
"MON FILS GAGNERA

TANDIS QU'ANDRÉ BARRAUT, "LAURENT AVAIT DU JEUNER

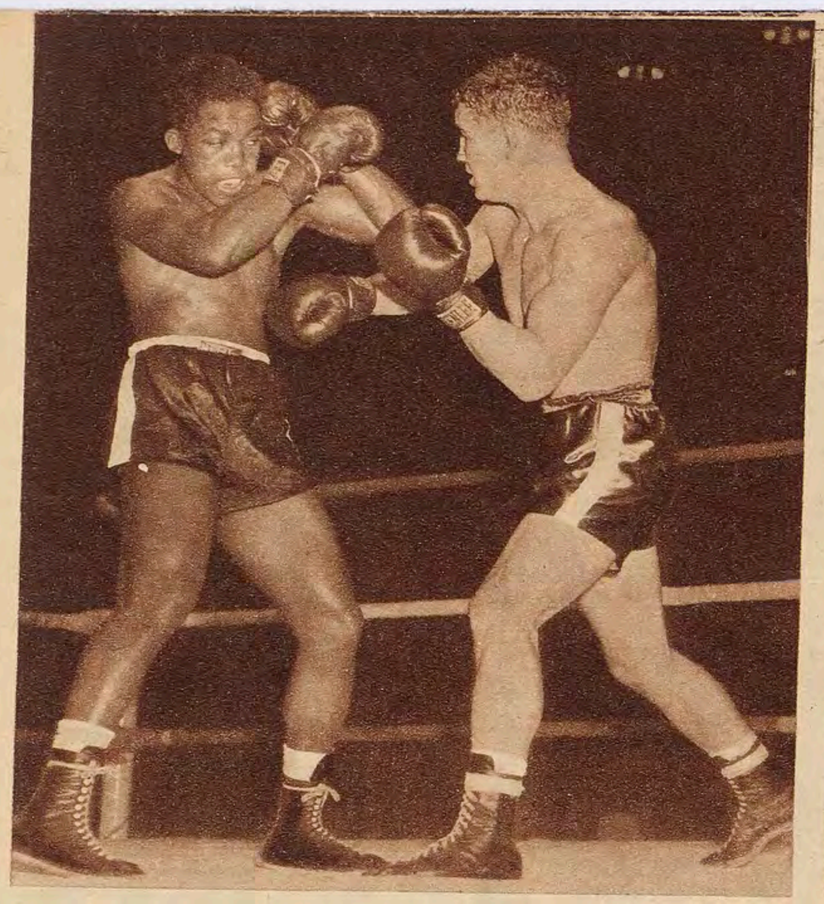
PETITE, menue, frêle, Maman Dauthuille se tient devant moi. La joue appuyée contre sa main droite, elle m'interroge d'un air las : « Et mon pauvre Laurent ? » Depuis deux jours, elle sait et ne vit plus à la pensée que son « petit » a été battu par le méchant noir, Gène Hairston.

Elle jette un regard vers sa vaisselle qui bout sur un petit poêle modeste. Ses yeux ont l'air de me dire : « Bah! la vaisselle attendra; je n'ai pas grand courage depuis le matin où un speaker de la radio m'a annoncé la défaite de Laurent... »

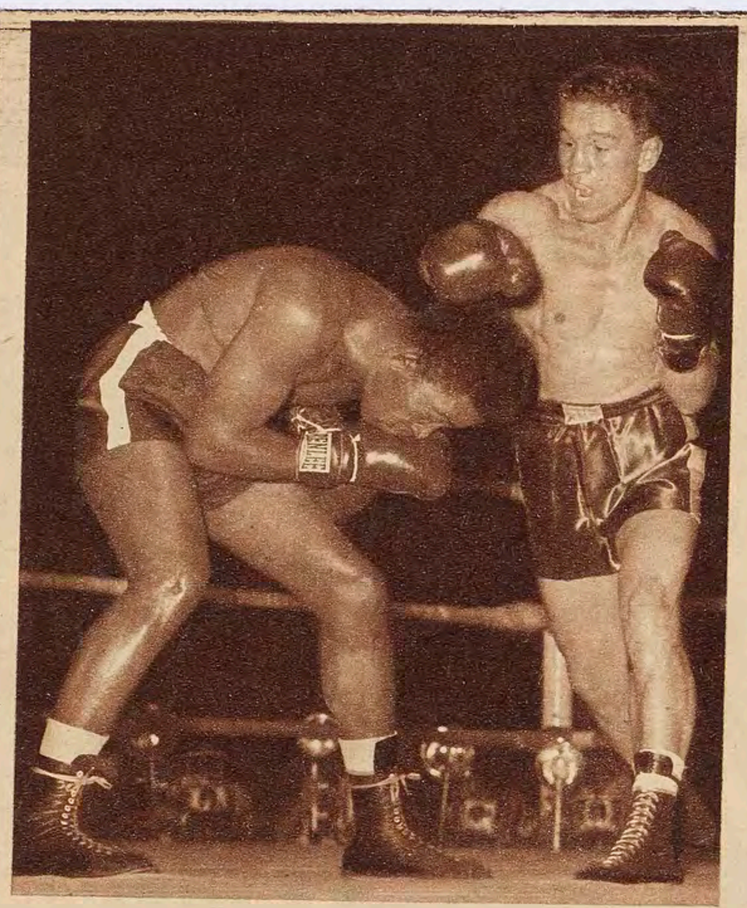
Son regard est agrandi démesurément par le cerne bistré qu'y ont laissé les nuits de veille, l'anxiété, l'angoisse. Un pâle sourire retrousse ses lèvres. Elle songe, absente, comme si elle établissait une communication avec Montréal,



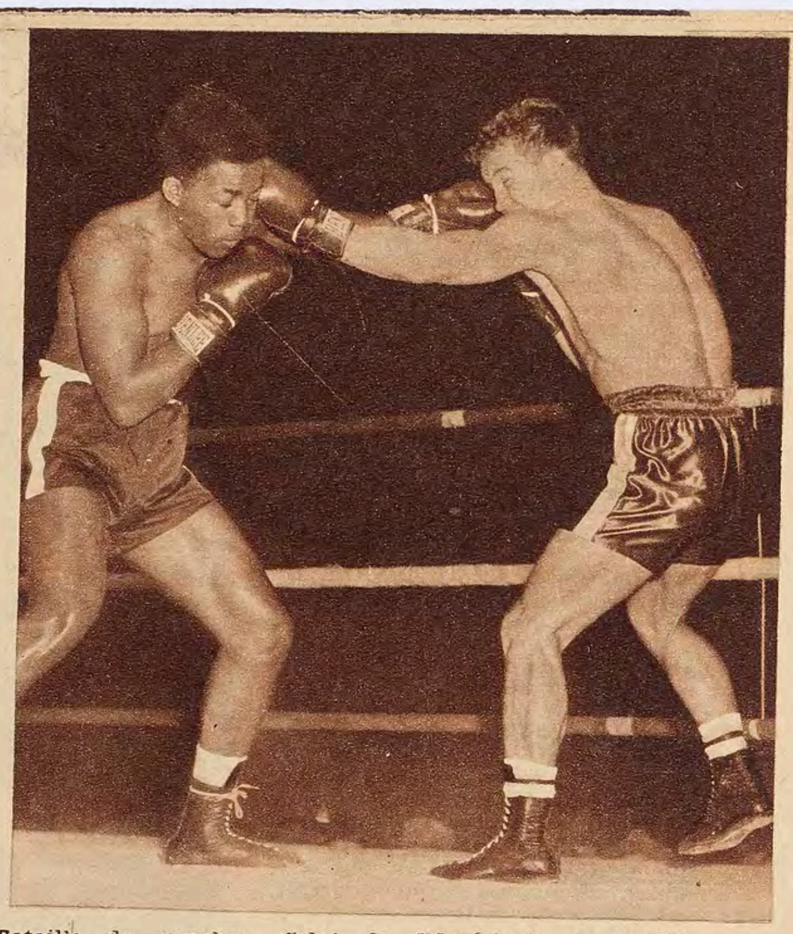
Dauthuille a voulu attaquer, mais son adversaire, plus prompt, a paré avec... son coude. Le Français est empêtré dans sa garde.



Dans les premiers rounds, Laurent prit un certain avantage. Il partit en trombe et ce fut la cause de son effondrement sur la fin.



Souple et très maître de lui, le noir esquive une charge de notre compatriote en se baissant. Laurent paraît crispé.



Bataille de gauches. Celui de l'Américain a touché son but, tandis que celui de Dauthuille ne l'a pas atteint.

SON PROCHAIN MATCH " AFFIRME LA MAMAN DE DAUTHUILLE

NOUS ÉCRIT DE MONTRÉAL : LA VEILLE DU COMBAT !"

avec Laurent, puis, lentement, elle articule : « Ce match, j'en avais peur, je le craignais pour mon fils. Je ne sais pas... une appréhension... quelque chose en moi me criait que tout n'irait pas bien. Laurent avait si difficilement gagné la première fois! Tenez, je n'ai pu fermer l'œil durant les trois nuits qui ont précédé le combat ».

Il est vrai qu'un cœur de mère comprend tout. Point n'est besoin de lui faire entendre raison, de le rassurer. Il bat au même rythme que celui de l'être cher qui, là-bas, à des milliers de kilomètres, défend sa réputation, son existence, à coups de poing. Laurent, le champion, est toujours un gamin pour sa maman. Un gosse fort, dont elle est fière.

Mme Dauthuille se tourne vers un cadre qui pend au mur. Laurent, en tenue de combattant, croise son regard.

— Je voudrais être auprès de lui pour le consoler, dit-elle.

Le portrait de Laurent est muet, mais on a l'impression qu'il va répliquer :

— Un accident, petite mère, ne t'inquiète pas, ce sont les risques du métier...

Maman Dauthuille se déplace, passe devant moi et attise son feu. Le foyer crépite et ronronne. L'eau chante dans la bassine. Un court instant, nous écoutons. Puis la voix maternelle reprend :

—Si seulement j'avais des nouvelles, mais je n'ai rien reçu. Leur dernière lettre date du mois d'octobre. Tout allait bien, alors. Elle ouvre un tiroir, en sort des enveloppes, des photos, les étale sur la table, me les tend : « Regar» dez... mes petits enfants... Laurent junior ferme déjà son » poing. De la bonne graine! Mon fils, là, dans son canot » à moteur... Il est éclatant de santé, de joie, la confiance » se lit sur son visage. Peut-être était-il trop confiant? Que » voulez-vous, c'est son tempérament. Ah! il est moins bi» leux que moi! »

On sent tout l'amour que cette brave femme porte à son fils, lorsqu'elle en parle. On saisit aussi la crainte du lendemain malheureux, de la pente à remonter. Elle s'accroche à l'espoir, car les revers, l'adversité, fouettent l'énergie. Et comme elle connaît « son » Laurent, elle pense qu'il prendra sa revanche, bien vite.

— Que va-t-il faire à présent? Rentre-t-il en France ou prolonge-t-il son séjour au Canada?

Ses yeux me sondent, mais je n'en sais pas plus qu'elle. Je ne peux répondre.

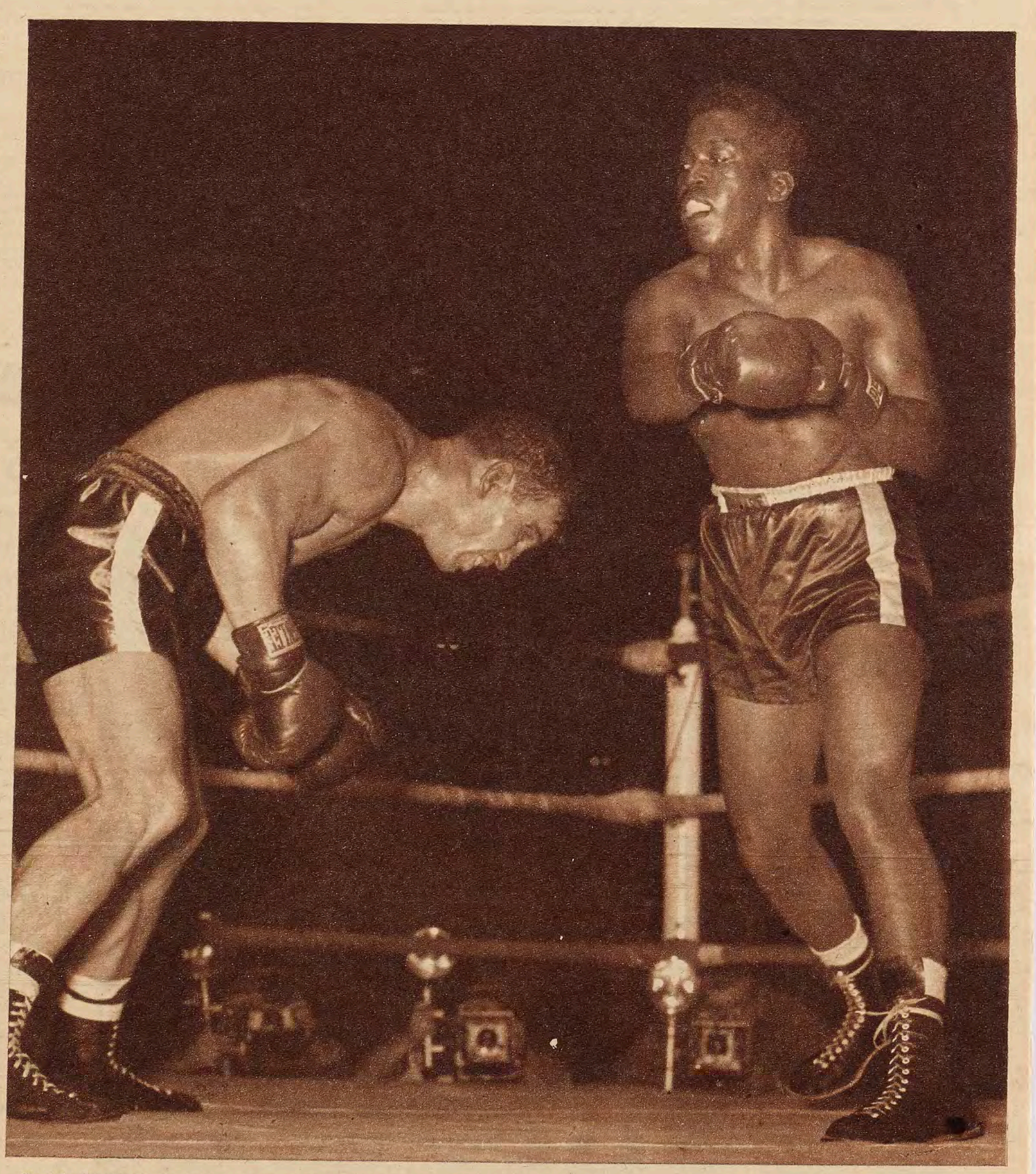
— Les journaux n'ont pas été tendres avec lui, n'est-ce pas? Pourtant, il est bon, il ne sait pas ce qu'est le mal. Il va avoir de la peine, j'en suis sûre. N'a-t-on pas le droit d'être moins bien, un jour? D'abord, Laurent n'était pas à son poids normal. C'est peut-être cela qui était la cause de mon appréhension. Dites-le et n'oubliez pas que mon fils gagnera son prochain match.

En redescendant des hauteurs de Buzenval, je m'en voulais de n'avoir pu offrir que de bonnes paroles à Mme Dauthuille. Et puis, un peu plus tard, au courrier, une lettre d'André Barraut, manager de Laurent, me fournissait les premières explications.

— Un match du tonnerre, écrit-il de Montréal. Nous avons de la peine, certes, mais nous ne sommes pas découragés. Laurent a commis l'erreur de partir à fond dès le début et il n'était pas au mieux de sa forme, loin s'en faut. Durant son entraînement, j'avais constaté d'inquiétantes variations de poids (2 à 4 livres d'un jour à l'autre) et, pour parvenir à 160 livres, il a dû jeûner complètement la veille du combat. S'il avait été plus économe de ses forces, ainsi que je le lui avais prescrit, il aurait battu Hairston. Son cœur à l'ouvrage lui a été fatal. Tous ceux qui l'ont vu se défendre comme un lion lui accorderont les honneurs de la guerre. Les organisateurs canadiens sont intéressés par une nouvelle confrontation entre Laurent et Villemain. Bretonnel n'est pas hostile à cette idée, moi non plus, et mon poulain encore moins.

La carrière de Laurent continue et c'est là l'essentiel.

André POIRIER.



C'est le 10e round. La lutte est au paroxysme de la violence. Dauthuille, épuisé par ses efforts, est « sonné » par Hairston. L'arcade coupée, le souffle court, il se penche en avant. Le noir, plus frais, sera déclaré vainqueur à l'unanimité.

FOUGÈRES, MONTFERRAND, P. U. C., SEULS INVAINCUS DU BASKET

LES dimanches se suivent et ne se ressemblent pas. Faste pour Cabourg et Fougères, la semaine passée, il le fut beaucoup moins cette fois.

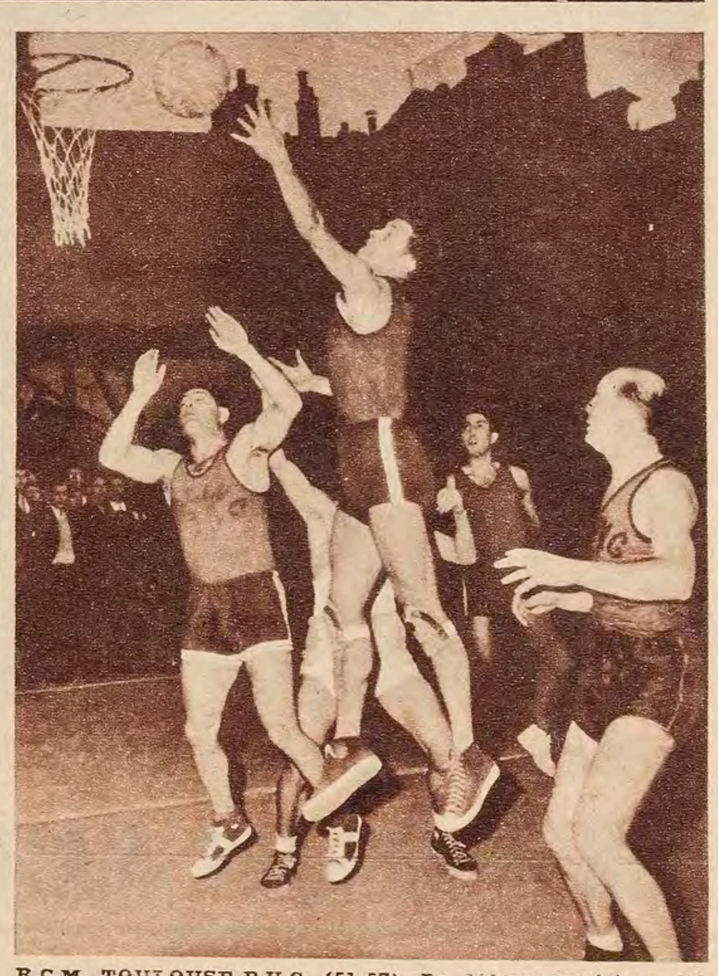
L'équipe normande, dont l'ensemble apparaissait plus solide que celui de la formation bretonne, s'est pourtant très nettement inclinée à Villeurbanne. Si nettement même que l'avenir de l'équipe lyonnaise est à reconsidérer. Sa défense est peut-être moins sûre que les précédentes saisons, mais son attaque, où Sturla semble s'être, maintenant, complètement intégré, a retrouvé l'efficacité qui lui fit défaut face à Fougères il y a deux semaines.

La formation bretonne, elle, n'a pas trébuché. Il s'en est fallu de bieu peu, d'ailleurs, que pareille mésaventure n'arrivât aux compagnons de Specker. Grâce à ce succès, Fougères, seul invaincu de la poule A, se trouve donc unique leader du classement. Peut-être pas pour longtemps. Les six équipes de tête se tiennent de si près que toutes les surprises sont possibles. Bien malin qui pourrait, actuellement, désigner un favori parmi elles.

Dans l'autre groupe, la situation est nettement plus claire. Le P.U.C. (qui peine malgré tout pour vaincre) et Montferrand (plus net dans ses succès) demeurent eux aussi invaincus. Il y a lieu de préciser qu'ils n'ont pas grand monde devant eux. Et le jour est proche où ils pourraient pécher par excès de facilité...

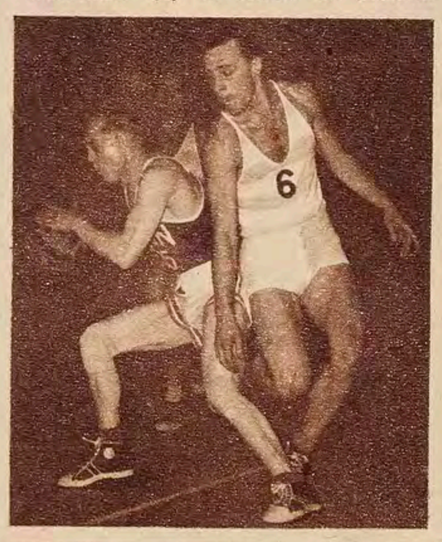
Henri CHAPUIS

O. D'ANTIBES-LA ROCHELLE (22-24). Les Rochellais ont profité au maximum de la pluie. Malgré Gastaldi (4) et Cévoule (6), Michaud (8) a shooté. A dr.: Rollini (10).

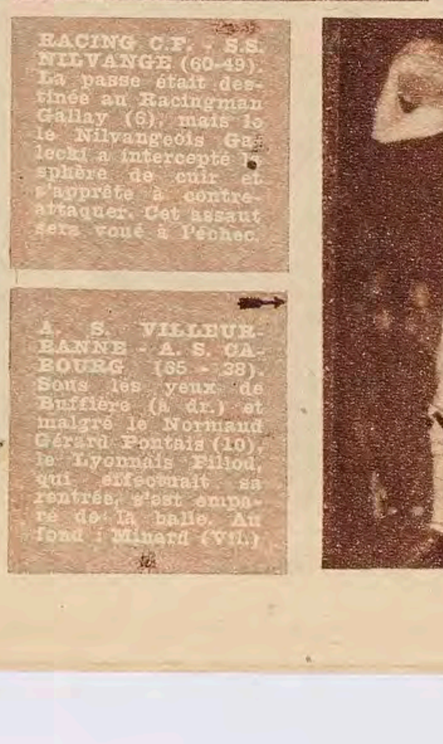


R.C.M. TOULOUSE-P.U.C. (51-57). La défense puciste a été débordée. Monclar marque un joli panier. A dr.: Piquemal.

CHAMPIONNET - A.S.P.O. TOURS (54-52). Bousculé par Girardot, Blanchard (4) a lâché le ballon.



RACING C.F. - S.S. NILVANGE (60-49). La passe était destinée au Racingman Gallay (6), mais le Nilvangeois Galecki a intercepté le sphère de cuir et s'apprête à contre-attaquer. Cet assaut sera voué à l'échec.



A. S. VILLEURBANNE - A. S. CABOURG (65 - 38). Sous les yeux de Buffière (à dr.) et malgré le Normand Gérard Pontais (10), le Lyonnais Filiod, qui entreprenait sa rentrée, s'est emparé de la balle. Au fond : Minard (VII.)

AUBOUE-FOUGERES (50-51). Justy Specker a été le brillant artisan du succès breton. Le voici (5) débordant Rabbi, dangereux par ses tirs.

CHAMPIONNAT DE FRANCE, DIVISION NATIONALE, 3e JOURNÉE

POULE A

Les résultats

Racing C.F.-S.S. Nilvange, 60-49; E.V. Bellegarde-A.S.C. Hellemmes, 68-43; A.G.L. Fougères-C.S.M. Auboué, 51-50. A.S. Villeurbanne-A. S. Cabourg, 65-38.

Le classement

1. Fougères, 9 pts (+ 19); 2. Racing, 7 pts (+ 54)); 3. Bellegarde, 7 pts (+ 35); 4. Villeurbanne, 7 pts (+ 7)); 5. Cabourg, 7 pts (+ 4); 6. Auboué, 5 pts (0)); 7. Nilvange, 3 pts (— 25)); 8. Hellemmes, 3 pts (— 94).

POULE B

Les résultats

Championnet-A.S.P.O. Tours, 54-52; La Rochelle-Antibes, 24-22; P.U.C.- R.C.M. Toulouse, 57-51; A.S. Montferrand-Cadets de Toulouse, 64-40.

Le classement

1. P.U.C., 3 pts (+ 81); 2. Montferrand, 9 pts (+ 36); 3. Tours, 7 pts (+ 35); 4. Championnet, 7 pts (— 6); 5. La Rochelle, 5 pts (+ 1); 6. R.C.M. Toulouse, 5 pts (— 10); 7. Antibes, 3 pts (— 22); 8. Cadets de Toulouse, 3 pts (— 116).

Robert Busnel, sélectionneur national

LES HOMMES DE SPECKER EN DÉFENSE, ET TRÈS EFFICACES

BATTRE Villeurbanne sur son terrain, puis le champion de France, le Racing, à huit jours d'intervalle, est une suite d'exploits qui classe une équipe. Fougères vient de le réaliser et il serait vain de nier la valeur de cette formation qui ressemble à cet autre épouvantail qu'est Cabourg. L'avenir apparaît solide pour ces groupements qui ont pris ce championnat au sérieux et qui, de plus, se préparent minutieusement et sont animées d'un moral que beaucoup de clubs vedettes pourraient leur envier.

Fougères, c'est l'œuvre de Specker.

Specker, c'est l'homme moderne, aux moyens physiques exceptionnels, au souffle inépuisable, à l'enthousiasme débordant et communicatif et qui a su profiter des méthodes nouvelles.

Specker, c'est l'homme à tout faire, l'athlète parfait au sens complet du mot, l'animateur, le meneur de jeu, le réalisateur.

Fougères est son œuvre, une œuvre qui peut maintenant se passer du maître.

Une faiblesse qui devient une force !...

Le point faible de Fougères c'est sa défense. Une défense rude, accrocheuse, débordante, d'une activité souvent trop brouillonne et qui peut entraîner des fautes décisives. Cette défense jette le trouble dans le jeu de l'adversaire, lui interdit l'accès du panier, supprime les combinaisons, fatigue le rival sans qu'on puisse distinguer les moyens normaux des autres. Tout cela, d'ailleurs, en parfaite bonne foi, sous l'œil paternel — et de bonne foi aussi — des arbitres de moins en moins sévères. Faiblesse aussi qui devient une force pour les Fougerais.

Mais aussi une force qui n'a pas de faiblesses !...

Le point moyen de cette équipe reste quand même l'attaque. Là,

BASKETTEURS ! chaussez tous la... DÉPOSÉ Louvel PARIS Fabrication MERCIER
50 ANS AU SERVICE DU SPORT

PYRENEES-COTE BASQUE (8-26), à Toulouse. Les lourds Pyrénéens ont été désemparés par l'extraordinaire vélocité des Basques, qui ont pratiqué un rugby excellent. Dauger vient de lancer Arruabarena, que Crayssac plaque (Tél. tr. de Toulouse).

Grâce aux remarques de ses représentants aux matches inter-ligues

"But et Club-Le Miroir des Sports" constitue les équipes du match de sélection de Grenoble

APRES les matches joués un peu partout au compte des rencontres inter-ligues, la religion des sélectionneurs n'est pas encore entièrement éclairée. C'est que les révélations ne se sont pas imposées à leur attention comme ils pouvaient l'espérer. Ce qui est assez désagréable, c'est que ce sont les anciens, les vieilles gloires, les valeurs déjà consacrées qui se sont imposées au premier plan. L'exemple le plus typique est celui des deux frères Moga, qui étaient presque oubliés.

Il est tout de même possible de constituer une équipe de France A et une équipe de France B et de leur adjoindre une quantité assez appréciable de réserves. Ce qui ne veut pas dire que le rugby français soit très riche en éléments de classe.

EQUIPE A

Arrière : Doit (St. Bordelais). Trois-quarts : Pomathios (L.O.U.), Brun (C.S. Vienne), Dauger (Av. Bayonnais), Porthault (R.C. France). Demis : (o.) A. Labazuy (F.C. Lourdes), (m.) Dufau (R.C. France). 3e ligne : Dubarbier (St-Jean-de-Luz), Basquet (S.U.A.), J. Prat (F.C.L.). 2e ligne : Mias (S.C.M.) et Fourès (St. Toul.). 1re ligne : Biénès (U.S.C.), Philip (St. Bord.), Pascalin (St. Mont.) (talon.).

EQUIPE B

Arrière : Noguès (Lannemez.). Trois-quarts : Cazenave (St. Montois), Desclaux (R.C.F.), Pargade (L.O.U.), Lamoulie (C.A. Béglais). Demis : (o.). Haget (P.U.C.), (m.) Lasaosa (U.S. Dax), 3e ligne : Porchier (U.S. Cog.), R. Bourdeu (F.C. Lourdes), Baulon (St. Montois). 2e ligne : Alban et André Moga (C.A. Béglais). 1re ligne : Bertrand (U.S. Bourg), Aristouy (Sec. Pal.), Labèque (A.S.P.T.T.) (talon.).

NOTRE ENVOYE SPECIAL A TARBES, MARCEL DE LABORDERIE, NOUS SIGNALE : Les arrières Doit et Noguès, les trois-quarts Lavantès, Lamoulie, le demi d'ouverture A. Labazuy, les avants Jean Prat, R. Bourdeu, les frères Moga, le pilier bordelais Philip.

NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER A TOULOUSE, GEORGES PASTRE, NOUS INDIQUE : Jean Dauger, le Dacquois Lasaosa, le talonneur Pascalin, l'ailier Cazenave, le centre Pardo, le troisième ligne Baulon et surtout l'avant de Saint-Jean-de-Luz Dubarbier.

NOTRE ENVOYE SPECIAL A PERIGUEUX, GERARD DE FERRIER, A REMARQUE : René Biénès qui domina les deux équipes, le troisième ligne Porchier et les anciens Pilon, Carabignac et Basquet.

NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER A PAU, JEAN BRUNO, A NOTE : Aristouy, toujours lui-même, le centre Talamona, l'ailier Colombier, le pilier Perrier, l'avant Cortès, les deuxième ligne Saux et Fernand Bourdeu et les jeunes Mantagaran et Latapie.

NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER A LYON, ANDRE DUPIN, NOUS RECOMMANDE, DE BOURG : L'aile Pomathios-Brun, le trois-quarts Michel, Bertrand, Barilari et Farré.

Au Stade Buffalo, à Paris, seul se mit en évidence le demi d'ouverture Haget et, par instants, les avants Bourrier et Pardas et le talonneur Labèque.

juge Fougères :

SONT... RUDES EN ATTAQUE !

rien à dire. Nous y trouvons, en plus de la volonté et de la puissance, des mouvements extrêmement subtils, des finesses de valeur, une intelligence de jeu souvent remarquable. Le trio « Pianezzi-Jouannic-Specker » joue parfaitement. Ecrans, adresse, puissance sous les paniers, vitesse : tout y est mêlé. On ne peut, devant un ensemble aussi cohérent, commettre une seule faute sans que celle-ci soit exploitée.

Specker, certes mais surtout Jouannic et bientôt Pianezzi

Rendons hommage à notre camarade Justy. Il a droit à des éloges. Saluons aussi une nouvelle vedette qui brille au firmament du basket français : Jouannic, athlète de valeur dont les moyens physiques, la détente et l'intelligence de jeu sont appréciables. Quelques bruits m'ont signalé que ses performances étaient irrégulières par manque de correction. Cette époque est révolue. Nous en sommes certains. Derrière lui, Pianezzi nous impressionne pour les mêmes raisons : on en reparlera certainement.

Ces trois joueurs sont encadrés par des éléments ardents, mais dont la technique laisse quelque peu à désirer.

Ce qui n'empêche pas de considérer Fougères comme une équipe forte qui, dans ce championnat, apparaît des plus redoutables.

LYONNAIS-ALPES (9-6), à Bourg. Le 3e ligne Lyonnais Ansos contre-attaque avec Hegoburu (Tél. trans. de Bourg).

PERIGORD-AGENAIS-POITOU (21-14), à Périgueux. Guichard a eu le temps de passer à Dupuy. Derrière : Sanchez (T. t. Périgueux).

BEARN-LIMOUSIN (16-16), à Oloron. Servi par Galinet, que le talonneur Martin empêche de passer, Colombier va ramasser le ballon. A dr. : Piquet et Saux (Tél. trans. d'Oloron).

MARCEL DE LABORDERIE

MENACES SUR XIII ET XV

L'INSTABILITE est dans la nature même du rugby. Un jour, on le croit édifié sur des bases solides, et le lendemain il dégringole de sa position.

C'est à croire que son destin est de vivre en équilibre instable.

Voulez-vous d'abord considérer le cas du rugby à treize. Il nous revint d'Australie et de Nouvelle-Zélande auréolé d'un prestige lumineux. On n'hésite pas à employer l'expression ronflante de champion du monde pour désigner le treize national. Or, à Hull, en face d'un rassemblement d'Australiens, de Zélandais et d'Ecossais, il trébuche après n'avoir que trop rarement étalé les qualités de verve et de brio qui stupéfièrent les sportifs des antipodes. Bien plus, disgrâce déplaisante, l'un des joueurs français, Ponsinet, convaincu de violences, est renvoyé aux vestiaires. Certes, le mal ne fut pas aussi grave que le laissèrent supposer les écarts de langage de témoins en veine de facile indignation. Mais enfin, après avoir été hissé si haut dans l'estime des sportifs, le treize de France ne devait pas se laisser aller à cette défaillance, car noblesse oblige...

Néanmoins, ce n'est pas là qu'est le mal pour le rugby à treize, ce n'est pas là que réside la menace. Faut-il vous rappeler, pour la plus grande compréhension du sujet, la grande espérance qui gonfla le cœur de tous les sportifs épris de rugby de mouvement, quand le jeu à treize fit son apparition ? Car c'est dans le mouvement qu'est la vérité du rugby, on ne le répétera jamais assez. Et le jeu à treize semblait apporter un remède contre le rugby de stagnation, il allait être au surplus un exemple — ou un motif d'inspiration — sur ce chapitre, pour les techniciens du rugby à quinze.

Or, est apparu ce mal qui va s'aggravant : l'immobilité à la faveur du « tenu » ! Il n'a jamais été sans doute dans les intentions du législateur de ralentir le jeu par l'invention du « tenu ». Au contraire, même. Le « tenu », en se jouant rapidement, était destiné à assurer une certaine continuité aux mouvements des équipes. Qu'en est-il advenu ? Ils sont nombreux, ceux qui maintenant cherchent un refuge dans le « tenu » et y trouvent l'occasion d'un repos.

On fait un « tenu », deux « tenus », trois, quatre, dix « tenus » successifs. On a avancé de quelques mètres, dans une succession de placages et de bousculades.

Nous crions au rugby à treize : « Casse-cou ! » A vouloir persévérer dans cette méthode, il tombera dans le mal qui, à une époque, frappa terriblement le jeu à quinze : le rugby d'occupation, celui qui consistait pour certains avants à se cramponner à un lopin de terrain et qui, pour un peu, auraient presque pu y camper !

Au demeurant, le mal est connu des responsables de la Ligue, puisque son vice-président, M. Claudius Devernois, l'a dénoncé publiquement et puisqu'il a même exprimé son intention de s'ingénier à conjurer le péril. Conseillons-lui de ne pas perdre des jours et des semaines à appliquer le remède.

LES XV SE SOUCIENT DE TOUT, SAUF DU JEU...

LE rugby à quinze n'est pas épargné. La semaine dernière, on déplorait la violence de certaines rencontres et les suspensions de quelques joueurs comme le Tarbais Save, le Biterrois Gayraud apparaissent plus des gestes automatiques que des décisions mûrement réfléchies. C'est que chez les « quinze », le désordre est dans les esprits, les joueurs ne savent plus à quoi s'en tenir et à qui se fier. La formule adoptée pour le championnat donne une impression de cohue; on se noie dans le détail des règlements et des lois, ou dans le maquis des exceptions. On se perd dans le flot des formalités administratives et l'on a le regard obscurci par le vol des papillons lancés par la F.F.R. sur ses clubs. Licence numéro 1, licence numéro 2 pour d'autres, papillon pour les supporters, papillon vert pour ceux qui, au nombre de trois, peuvent jouer en championnat. Mais, pendant ce temps, ce grand sportif qu'est le nouveau président du Stade Bordelais, l'ancien international Roger Gilbert, se voit mettre des bâtons dans les roues, quand il tente, dans l'esprit le plus honnête, de faire refleurir le rugby à Bordeaux.

Et Roger Gilbert n'est qu'un exemple entre tous ces dirigeants de clubs, admirables de désintéressement, qui, pour l'honneur de leurs couleurs et la diffusion du rugby, consacrent leur temps, leurs loisirs ou leur argent à la marche du club.

Avons-nous assez dit qu'il fallait une formule simple, claire, limpide, pour favoriser le rassemblement des valeurs du rugby français. Avons-nous assez dit qu'il fallait adopter des solutions courageuses pour élever la qualité du jeu ? Et faut-il encore rappeler que le Congrès de Brive, qui fut une si grande déception pour beaucoup, ne traita à aucun moment, à aucune minute, la question de l'amélioration du jeu !

On parla de tout, d'élections, de congrès, de recettes, de pourcentage, mais jamais du jeu...

Le malaise s'aggrave avec l'incertitude du lendemain pour les relations franco-britanniques. Cette fois, ce sont des journalistes anglais qui prédisent cette rupture pour le mois de mars. Souhaitons qu'ils soient mal informés ! Cependant, le seul fait qu'ils l'envisagent sans s'en indigner est désobligeant pour nous et n'est pas fait pour apporter dans les esprits une sérénité reposante et réconfortante.

LE DÉCOURAGEMENT DE L'ABBÉ PISTRE

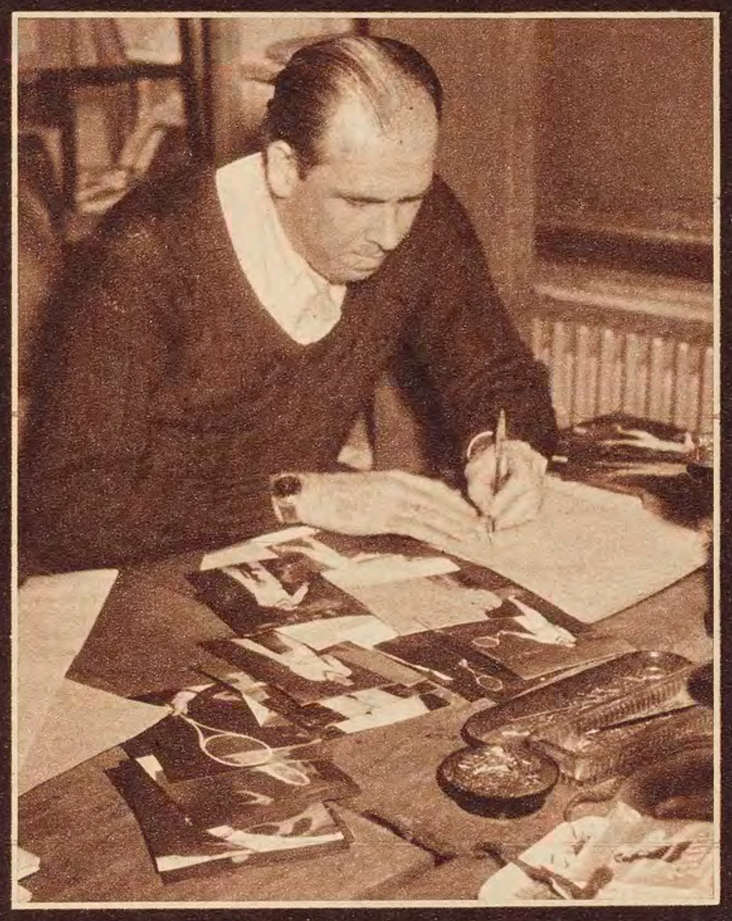
L'UN de ceux venus assez récemment aux affaires du rugby, avec une foi touchante, et qui, dès le début, se campa en soutien résolu du rugby fédéral, celui-là qui, au Congrès de Brive, exalta les enthousiasmes défaillants par des discours d'une éloquence persuasive, écrit cette semaine dans son organisme du Tarn un long article désabusé, dont nous citons un passage :

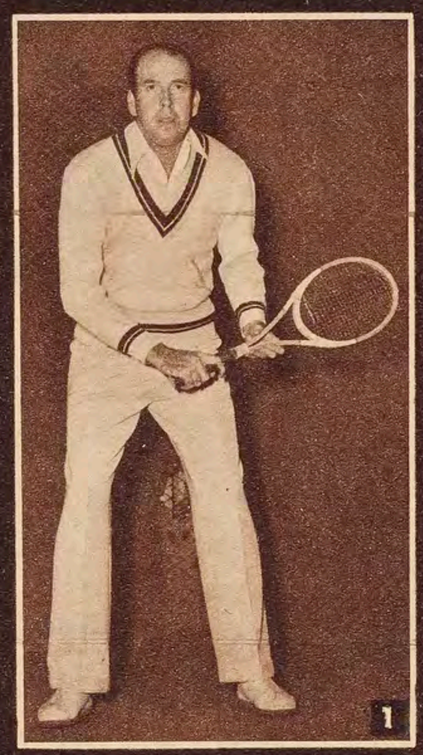
« J'avais écrit, il n'y a pas si longtemps, en parlant du grand malaise du rugby français : « Ce n'est plus l'heure « des petites gens faisant très petitement de petites cho- « ses. » Je ne retire rien de ce que, tristement, j'écrivais. Voilà où mène une politique sans autorité et sans grandeur. On n'a pas su conduire le rugby sur les hautes routes où il aurait pu conserver sa splendeur. On a combiné, on a fermé les yeux, on a atermoyé. On s'est prêté à toutes sortes de petites combinaisons. On a pu parler parfois de la république des camarades. On a ouvert la porte à la démagogie et, aujourd'hui, on veut tout sauver avec des papillons... »

L'abbé Pistre, ancien joueur notoire d'Albi, aujourd'hui dirigeant écouté de Castres, n'est pas seul à se décourager. Et pourtant, il ne faudrait pas tant que ça pour dissiper le malaise et pour s'opposer au désordre. Seulement, il faut le vouloir...

En attendant, les fautifs continuent de desservir la cause du rugby, qui n'en avait pas besoin.

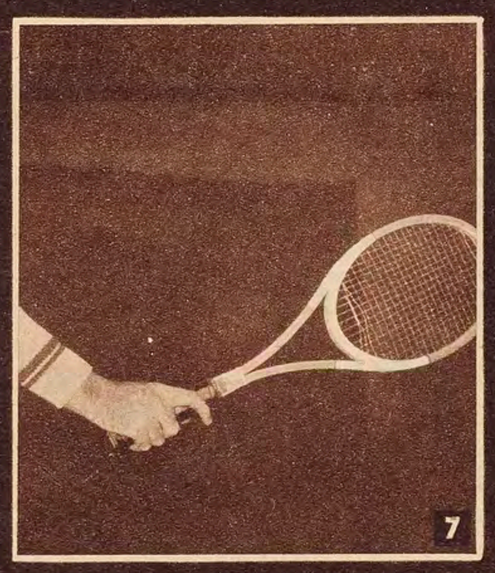
YVON PÉTRA VOUS DONNE UNE LEÇ

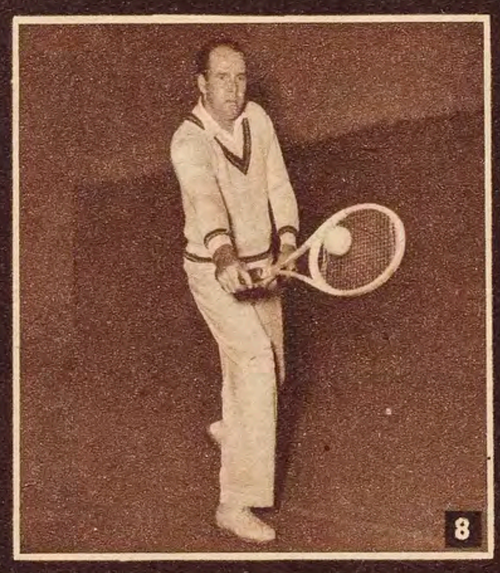


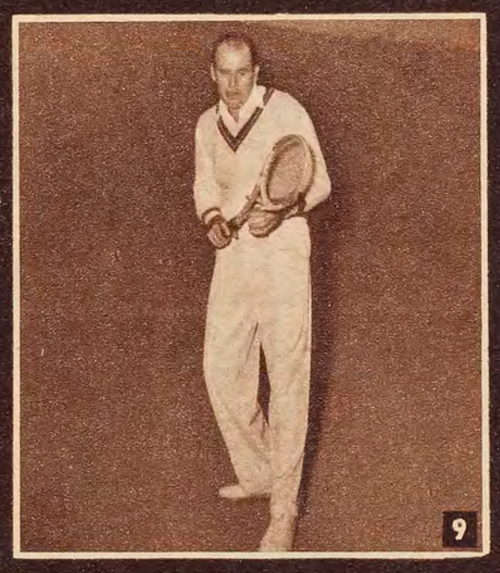

1

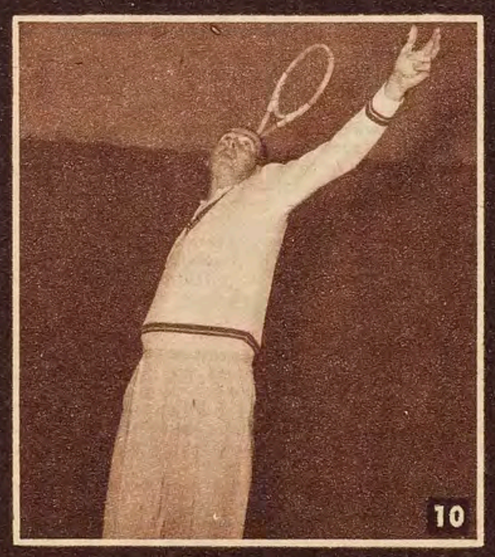
2

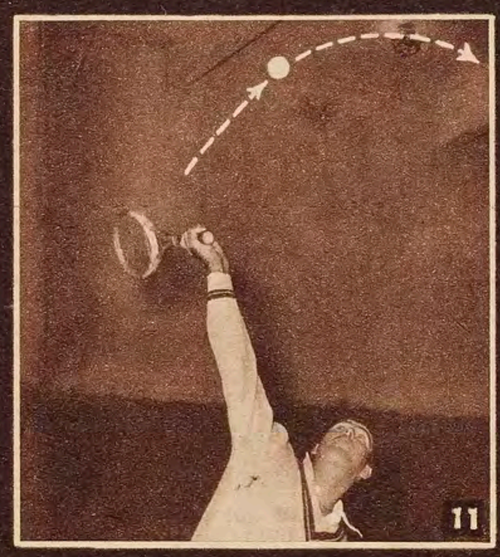
3


7

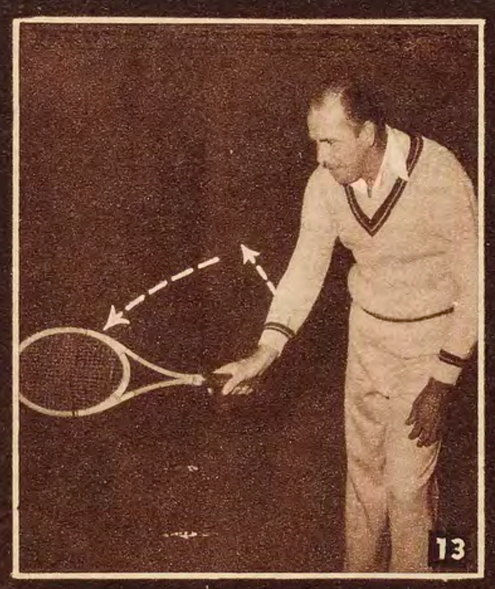

8

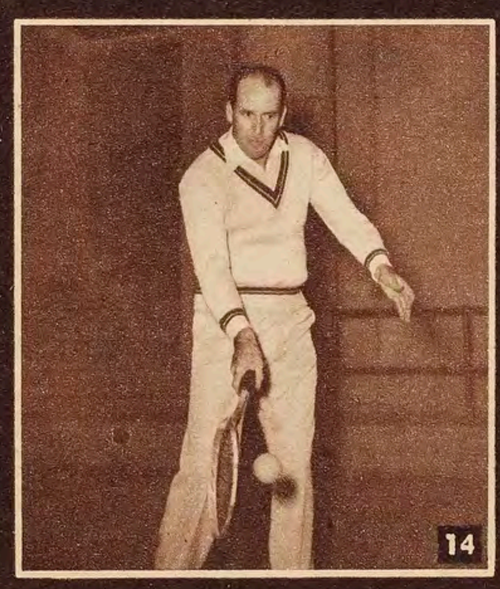

9

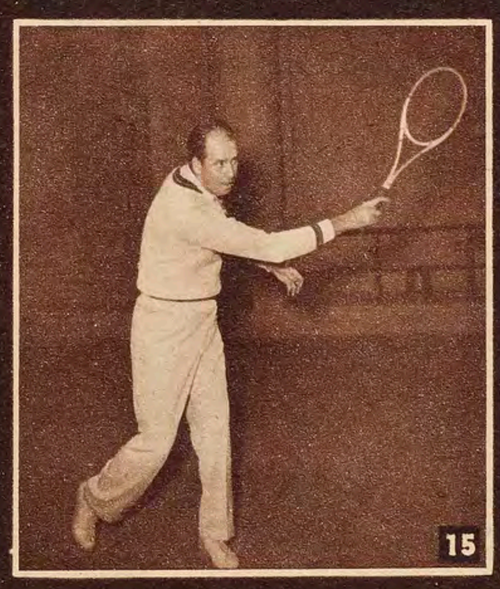

10


11

12


13


14


15

1 Position d'attente. — Les genoux légèrement pliés, les yeux fixés sur la balle qui va quitter la raquette de l'adversaire, la raquette reposant sur les doigts de la main gauche, et le cadre de la raquette un peu au-dessus du niveau du poignet.

2 Position des pieds pour l'exécution du coup droit. — Pied gauche en avant, pied droit en arrière, poids du corps sur le pied gauche lors de la frappe de balle.

3 Position des pieds pour l'exécution du revers. — Pied droit en avant, pied gauche en arrière, poids du corps sur le pied droit au moment de la frappe de balle.

4 Prise du manche de la raquette pour le coup droit. — Imaginons la prise employée pour saisir un marteau ou une hachette. L'index est allongé le long du manche et les autres doigts enroulent le manche — la paume de la main s'appuyant sur le bourrelet en cuir à l'extrémité du manche — la tête de la raquette au-dessus du niveau du poignet, qui est bloqué au moment de frapper la balle.

5 Position de la raquette au moment de l'impact. — Le cadre est perpendiculaire au sol, légèrement au-dessus du niveau du poignet, l'index allongé pour un meilleur « toucher » de la balle.

6 Prise du manche de la raquette pour le revers. — Prise unique de la « hachette » ou du « marteau », comme pour le coup droit. L'index est toujours allongé le long du manche et les autres doigts enroulent le manche, la paume de la main s'appuyant sur le bourrelet de cuir, à l'extrémité du manche — la tête de la raquette toujours légèrement au-dessus du niveau du poignet, qui est bloqué au moment de frapper la balle.

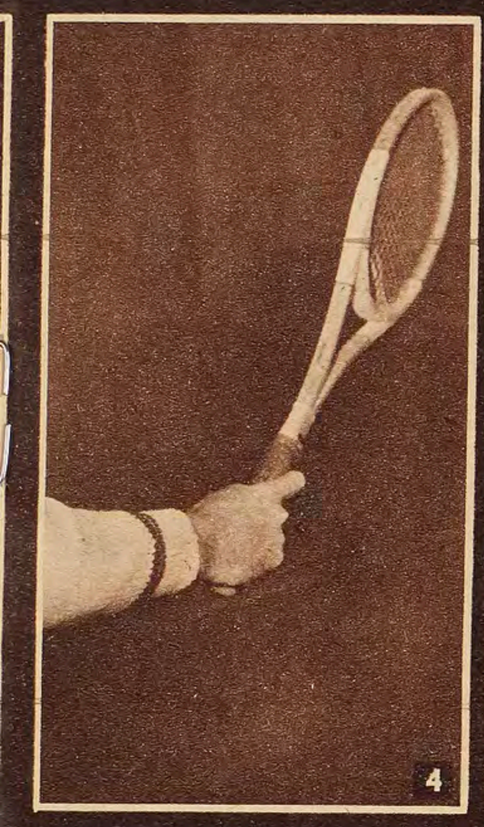
7 Position de la raquette au moment de l'impact pour le revers. — Le cadre est perpendiculaire au sol, pour l'exécution d'un revers plat comme indiqué dans la photo n° 8.

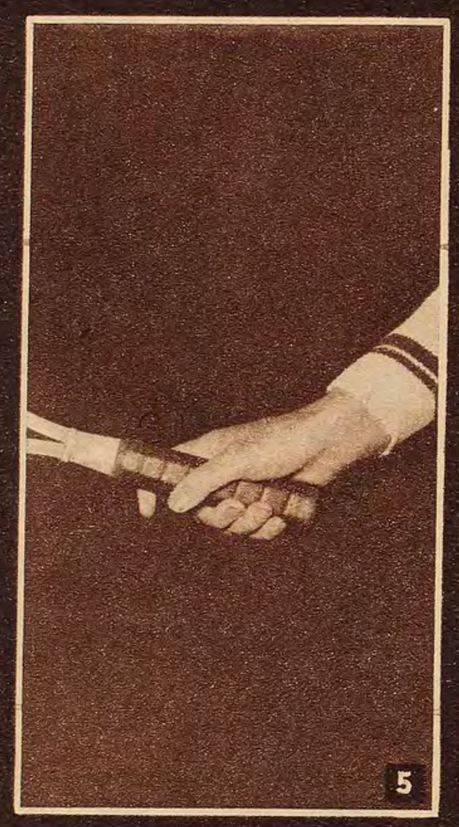
9 Position de départ pour l'exécution du service. — Le poids du corps se trouve sur le pied qui est derrière, pied droit pour un droitier, pied gauche pour un gaucher — les épaules de profil au filet.

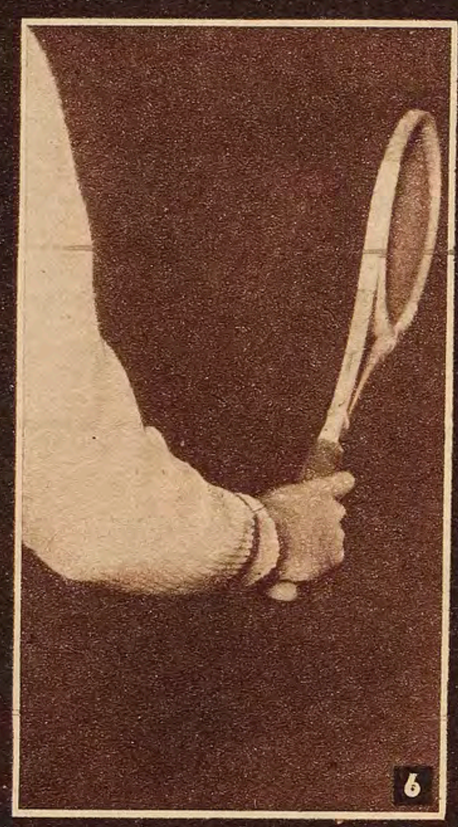
10 Le bras gauche vient de lancer la balle et le bras droit entreprend un mouvement de rotation autour de l'épaule qui amènera la raquette en avant et légèrement à droite de la tête, pour la frappe de la balle.

11 Les yeux sont fixés sur la balle. — Un bon joueur doit voir les cordes de la raquette frapper la balle. L'épaule droite rentre dans le mouvement au moyen d'un pivot sur les hanches, les pieds restant fixés au sol, comme indiqué sur la photo n° 12, évitant ainsi la faute de pieds au service.

LEÇON DE TENNIS EN 24 PHOTOS


4


5


6

Profitant de mon court séjour en France, je désire apporter à mes amis du sport, le concours de mon expérience acquise au long d'innombrables heures de travail comme professeur éducateur d'un sport qui m'a procuré de grandes satisfactions dans le passé et qui m'en procure encore, car la passion que j'éprouve pour lui est loin d'être éteinte —.

- Je désire atteindre par ce reportage, photographique des coups classiques du jeu de tennis, la masse des sportifs de France, jeunes et adultes, d'où peut sortir un jour, j'en suis certain, celui ou celle qui donnera un nouvel essor à ce sport qui ne doit pas mourir après avoir été tellement à l'honneur.

- Regardez ces photos et essayez d'abord avec la raquette sans la balle, puis avec la balle, sans jamais oublier ceci: « Toujours fixer la balle des yeux ». . . Bonne chance.

Yvon Petra

13 Préparation excessivement courte du coup droit, sur un plan parallèle au sol. — La raquette étant dégagée en arrière à la hauteur de la ceinture et se déplaçant sur un plan parallèle au sol pour venir frapper la balle en un point situé à l'opposé du milieu de la ceinture. Le poids du corps se déplace d'arrière en avant pour se trouver complètement sur le pied gauche à la terminaison du coup (comme indiqué sur les photos 14 et 15). La photo 15 montre l'extension quasi complète du bras pour l'accompagnement de la balle dans la direction du coup. L'épaule droite est rentrée dans le mouvement et vient se placer d'arrière en avant dans un mouvement de pivot autour des hanches. La raquette se trouve toujours au-dessus du poignet et les épaules de profil au filet, au départ.

16 Préparation, également courte, du revers. — La raquette, dont le cadre se trouve légèrement au-dessus du poignet, est dégagée en arrière et se déplace parallèlement au sol pour venir frapper la balle dans le même plan que la jambe droite qui se trouve en avant et qui supporte le poids du corps (17). Les épaules restent de profil au filet aussi longtemps que possible et, pour l'accompagnement de la balle, le bras se déploie complètement dans la direction du coup (18). Dans le cas de balle basse, et comme pour le coup droit, les genoux se plient : le cadre de la raquette maintenu autant que possible au-dessus du niveau du poignet (photos 19 et 20).

21 Volée de coup droit. — Poids du corps sur la jambe gauche, épaule gauche dirigée vers le filet, la raquette frappant la balle en avant du corps, poignet bloqué et tête de la raquette au-dessus du poignet, yeux fixés sur la balle.

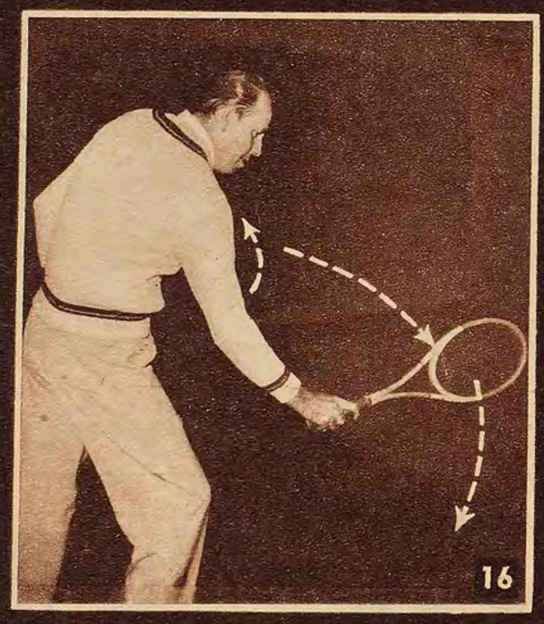
22 Volée de revers. — Epaules de profil au filet, poids du corps sur la jambe droite; frappe de la balle en avant du corps et tête de la raquette au-dessus du poignet, qui doit être bloqué au moment de l'impact.

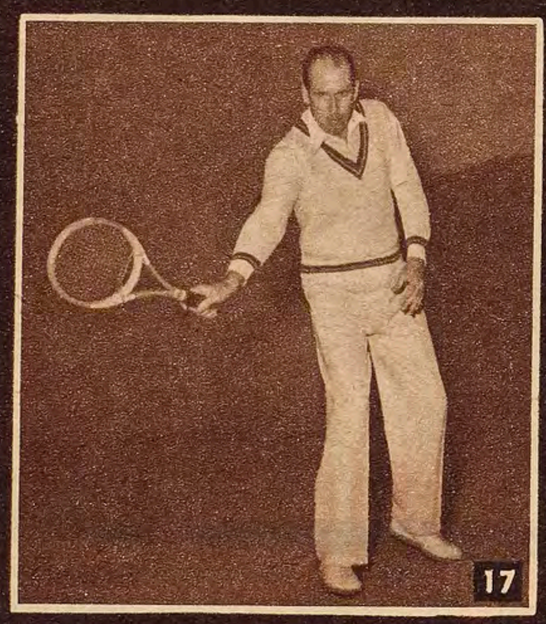
(Les photos 8, 11, 19 démontrent l'importance capitale de bien fixer la balle des yeux.)

23 Préparation du smash, pieds au sol. — Identique à la préparation du service. Epaule gauche en avant, bras gauche étendu en avant pour assurer un bon équilibre, yeux fixés sur la balle.

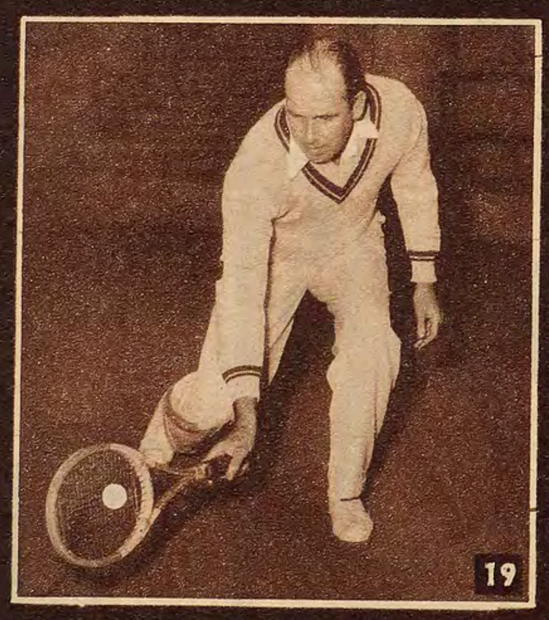
24 Frappe de la balle. — L'épaule droite est rentrée dans le mouvement et vient se placer en avant, le bras gauche s'est rabattu et le pied gauche est resté au sol, le pied droit agissant comme balancier.

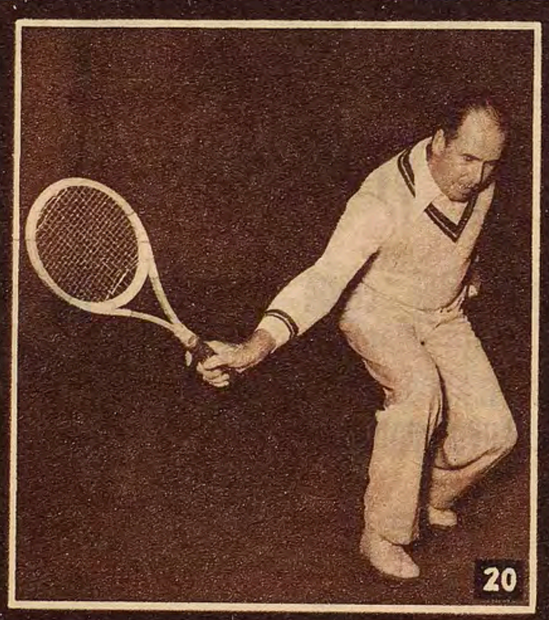
(Reportage photographique d'Armand PILON)


16

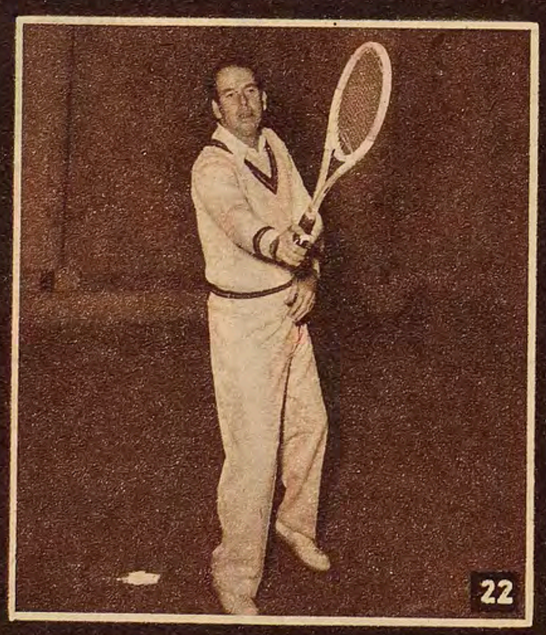

17

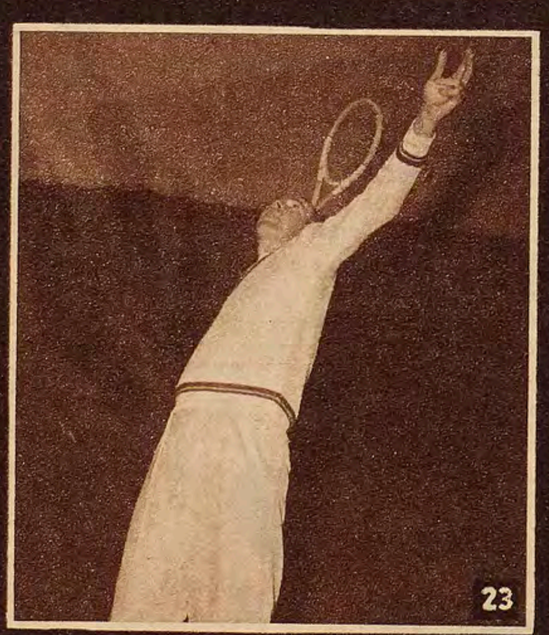
18

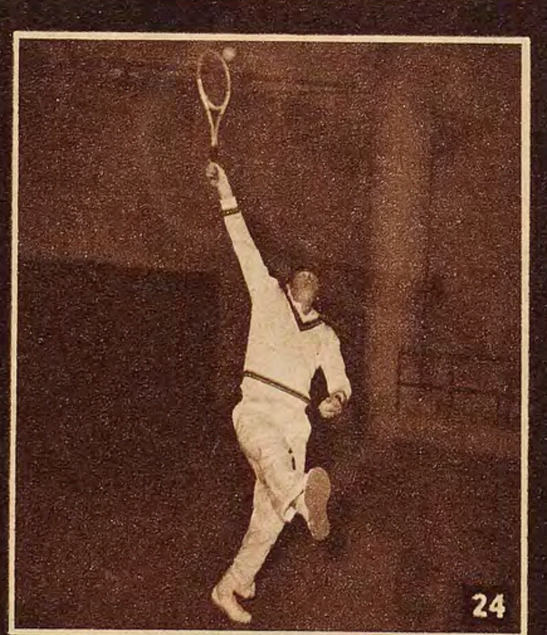

19


20

21


22


23


24

Que voulez-vous savoir :

Adressez vos questions : 124, rue Réaumur, Paris-2e

M. Jean BARBET, Bersaillin (Jura). — 1) Jean Bobet courait dans les rangs des amateurs l'an dernier. — 2) Oui, c'est une bonne marque.

M. BERT, Poissy. — 1) Georges Carpentier a été le premier Français détenteur d'un titre de champion du monde de boxe. Il conquit celui des mi-lourds sur Levinsky en 1920 et triompha par k.o. au quatrième round. — 2) Le quinze de France a battu l'Irlande par 15 à 7, le 3 avril 1920 à Dublin. — 3) L'équipe tricolore de rugby à quinze a défait l'Amérique par 14 à 5, le 10 octobre 1920, à Colombes.

M. Henri BUTTET, 33, rue de Belfort, Le Mans. — Nous avons transmis votre courrier.

M. Daniel CHAPY, Chenerailles (Creuse). — Un verre de contact est une pellicule en matière plastique remplaçant les verres correcteurs. Il est moulé exactement d'après la forme de l'œil et peut être porté à volonté.

M. A. CODERY, Cuzorn (Lot-et-Gar.). — Hugo Koblet a disputé en septembre plusieurs courses en Espagne.

D. DAVID, Le Loroux (Loire-Inf.). — 1) Si vous voulez participer à des compétitions, vous devez vous inscrire dans un club de votre choix et vous licencier. — 2) Voici le palmarès du Grand Prix des Nations : 1932 : Archambaud; 1933: Louviot; 1934, 1935 et 1936: Antonin Magne ; 1937: Cogan; 1938 et 1941: Aimar; 1942: Idée; 1943: Somers; 1944: Carrara; 1945: Tassin; 1946 et 1947: Fausto Coppi; 1948: Berton; 1949: Coste; 1950: Blomme; 1951: Koblet.

M. Jean-Louis DURAND. — Voici les vainqueurs des étapes du Tour de France 1949 : Paris-Reims : Dussault; Reims-Bruxelles : Lambrecht ; Bruxelles-Boulogne: Callens; Boulogne-Rouen: Teisseire; Rouen-Saint-Malo: Kubler ; Saint-Malo-Les Sables-d'Olonne: Delleda; Les Sables-d'Olonne-La Rochelle : Coppi ; La Rochelle-Bordeaux : Lapébie ; Bordeaux - Saint-Sébastien : Caput ; Saint-Sébastien-Pau : Magni ; Pau-Luchon : Robic ; Luchon-Toulouse: Van Steenbergen; Toulouse-Nimes : Idée ; Nimes-Marseille : Goldschmidt ; Marseille-Cannes : Keteleer ; Cannes-Briançon : Bartali ; Briançon-Aoste : Coppi ; Saint-Vincent-d'Aoste - Lausanne : Rossello ; Lausanne-Colmar : Géminiani ; Colmar-Nancy : Coppi ; Nancy-Paris : Van Steenbergen.

M. Guy ECHENIQUE, maison Mauricenia, Ustaritz (B.-P.). — Fausto Coppi n'a pas pris le départ du Tour de France 1950.

M. A. GIORDANINO. — A l'arrivée d'une course de 300 kilomètres, Gino Bartali est rarement battu au sprint. Au terme d'une épreuve plus courte, Kubler est peut-être plus rapide que Bobet, Coppi, Koblet et Bartali.

M. LE GUIRIEC, 5, rue de l'Hôpital, Vannes (Morbihan). — Voici les principaux succès remportés par Le Calvez : Critérium National (1932), Grand Prix des Nations (1935), déclassé de la première place; Circuit d'Angoulême (1937); Grand Prix de l'Est (1938).

M. Roger HAILLANT, La Forge-de-Thuminon. — 1) Nous ne communiquons pas les palmarès des champions. — 2) Votre performance est peut-être bonne. Tout dépend des conditions dans lesquelles elle a été obtenue.

Mlle Hélène S. — 1) Hugo Koblet est célibataire. Nous ne connaissons pas ses projets. — 2) Koblet a 26 ans. — 3) Koblet est un garçon très sympathique.

Des lecteurs mayennais. — 1) Voici le classement de Milan-San Remo 1950: 1. Bartali, les 290 km. en 7 h. 18'52"; 2. Logli; 3. Conte; 4. Magni; 5. Chapatte; 6. ex-æquo: Bobet, Caput, Da Ros, De Gribaldy, Lauredi, Moineau, Molineris, Neri, Persico, Piot, Fachleitner, Depredhomme, Gielen, Impanis, Van Steenbergen, Kubler, Schaer, Fausto Coppi, Albani, Astrua, Barducci, Bof, Bresci, Busanco, Cargioli, Casola, Doni, Frosini, Giaccomini, Gianelli, Martini, Cerami, Meazzo, Ortelli, Paolinetti, Pasotti, Pedroni, Ricci, etc. — 2) Voici le classement de Milan-San Remo 1951: 1. Bobet, les 282 km. en 7 h. 30'23"; 2. Barbotin, m.t. 3. Petrucci, 7 h. 33' 42"; 4. Menon, 7 h. 33'53"; 5. Impanis, 7 h. 34'; 6. Falzoni, 7 h. 35'37"; 7. Maggini; 8. Moineau; 9. Barozzi; 10. Sartini; 11. Ciolli; 12. Pontisso; 13. Bresci; 14. Astrua; 15. Fondelli; 16. Lauredi; 17. Pasquini; 18. Vitali, tous m.t.; 19. Magni, 7 h. 36' 45"; 20. Kubler; 21. Leoni; 22. Oreste Conte; 23. Plattner; 24. Rivola; 25. Logli, etc.

METZ-LILLE (2-1). La défense de Lille est à l'ouvrage. Tandis que Sommerlynck (à g.) se replie, Van Cappelen enlève le ballon à Marchal. Hnatow est au centre. Au fond : Battiston et Vincent.

Val, gardien de but de Lille, n'a pas été ménagé par ses anciens coéquipiers de Metz. Il bloque le ballon devant Grabkowiak, qui ralentit. De g. à dr.: Canova, Val, Grabkowiak, Baratte, Prévost.

Cisowski, pour sa première sortie, vint encourager ses coéquipiers. Il put applaudir leur succès.

But CLUB

LE MIROIR DES SPORTS

Directeur : **Gaston BÉNAC**

Rédacteur en Chef : **Félix LÉVITAN**

DIRECTION - VENTE
ABONNEMENTS - PUBLICITE
100, rue de Richelieu, PARIS
Téleph. : RIC. 81-55 et la suite

REDACTION - ADMINISTRATION
124, rue Réaumur, PARIS
Téleph. : GUT. 75-20 et la suite
C.C.P. : PARIS 5390-08

Directeurs-Gérants :
MM. VERRIERE et MASSOT

BRYLCREEM

SANS GOMME - SANS ALCOOL - SANS AMIDON

LE FIXATEUR MODERNE

Pour rester bien coiffé et être à votre avantage après n'importe quelle épreuve sportive...

(football, cyclisme, tennis, ski, golf) BRYLCREEMEZ vos cheveux, car BRYLCREEM tient en dépit du vent et des mouvements violents.

BRYLCREEM est une solution d'huiles pures émulsionnées qui embellissent les cheveux et les rendent souples et brillants, sans les coller. Un léger massage quotidien avec BRYLCREEM conserve le cuir chevelu en bon état et supprime les pellicules.

BRYLCREEM est employé par tous les sportifs anglais, dont l'élégance et la tenue sont universellement renommées.

Comme eux, adoptez BRYLCREEM dès aujourd'hui.

● Maintenant importé de Londres dans la qualité qui a rendu le produit célèbre dans le monde entier.

13, rue Jean Mermoz - PARIS

VOLT

AGRÉABLE !...
1. goût frais et délicieux
2. jolies boîtes de couleur

PRATIQUE !...
3. boîte inusable
4. idéal pour le camping

SAVON DENTIFRICE IBBS

DS-07-137

Capitaine courageux...

par Guy CHAMPAGNE

REMARQUABLE meneur d'hommes, animateur volontaire ayant le pouvoir magique de galvaniser ses équipiers, Jean Baratte, 28 ans, champion de France, trois fois vainqueur de la Coupe, 27 fois international, s'est imposé cette saison comme le véritable capitaine du « onze » tricolore.

Provisoirement, il a renoncé au poste en vue d'avant centre pour tenir celui plus ardu d'inter, où il organise, redresse, dirige nerveusement les offensives, n'hésitant pas, si nécessaire, à se replier en défense et à faire front devant les attaques adverses. Jean Baratte, qui était l'homme aux shots irrésistibles, la terreur des gardiens de but, a su se transformer. Il a su se priver de la joie d'être un « puncheur », bien qu'il ait gardé intacte sa puissance de frappe, pour répondre aux besoins de son équipe. A l'heure actuelle, Baratte tient la place de demi gauche où il « soutient » le onze lillois, sachant donner à ses attaquants des balles précises, comme ce fut le cas, par exemple, contre Reims, où il adressa à Strappe une passe magnifique qui permit à l'avant centre nordiste de battre Sinibaldi.

Il n'a pas usurpé le surnom de « capitaine courageux » et il est devenu l'« homme dont on parle » du football français. C'est pourquoi nous lui avons demandé, pour les nombreux lecteurs de *But et Club-Le Miroir des Sports*, de parler à son tour d'écrire le récit de sa carrière. Jean Baratte n'a pas hésité.

Avec l'élan qui le caractérise, il a accepté d'enthousiasme et a puisé dans ses souvenirs, sorti de leurs dossiers ses photos et ses notes et, se souvenant de ses notions de dactylo, il s'est installé devant une machine à écrire.

Le titre de son roman, « 500 buts dans la cage », n'a pas besoin d'être expliqué. Il se suffit à lui-même. Suivez donc, aux quatre coins de la France et de l'Europe, Jean Baratte, et applaudissez les 500 buts qu'il a marqués au cours de sa vie de footballeur. Une vie qui ne fut pas toujours facile, mais dont il a su sortir vainqueur grâce à sa ténacité...

UN HOMME EN IMPERMÉABLE : "Monsieur Baratte ? GESTAPO..."

Le malheur pénétrait dans la famille et décidait de ma carrière.

par Jean BARATTE

L'HOMME se tenait très droit sur le pas de la porte. Il n'était pas seul ; d'autres messieurs en imperméable étaient groupés derrière lui. J'avais compris tout de suite et il me sembla que mon cœur s'arrêtait de battre : les Allemands.

L'homme s'inclina courtoisement, et avec un demi-sourire :

— Monsieur Baratte, s'il vous plaît ?

J'arrivais à articuler : « C'est ici », au moment même où mon père, sortant de la cuisine, questionnait : « Qu'est-ce que c'est, Jean ? »

Le visage de l'Allemand se durcit soudain, sa bouche eut un rictus mauvais. Il lança : « Gestapo ! ». Puis, se tournant vers les autres restés devant le perron : « Fouillez tout, schnell... »

Quelques instants plus tard, les larmes aux yeux, le cœur serré, je voyais mon père partir dans la lumière d'été, au milieu des agents nazis. Ils prenaient le chemin de la prison de Loos.

Le début de ce récit peut surprendre peut-être, mais j'ai tenu à placer ici ce douloureux événement puisqu'il a eu une influence décisive sur le déroulement de ma carrière.

Mon père ne devait revenir que deux mois après, il avait maigri de quinze kilos. Les Allemands vinrent le rechercher dès sa libération pour l'emmener de nouveau. Cette fois, il demeura trois mois emprisonné. Et quand il reprit place parmi nous, il pesait encore dix kilos de moins. C'était un homme usé qui n'était plus que l'ombre de l'athlète robuste admiré et respecté par tous les sportifs de la région.

Papa ne devait jamais se remettre de cette double arrestation motivée, semble-t-il, par son appartenance au 2e Bureau pendant la durée de la guerre. Et, un jour de 1944, il s'éteignit à la suite d'une crise d'urémie.

La vie changeait du tout au tout pour moi. Il n'était plus question de jouer au sportif dilettante pratiquant pour son plaisir. Vous avez compris : il fallait gagner la vie de la famille et penser aussi à mon avenir. « Papa Baratte » n'était plus là pour me guider et me protéger...

Un bon petit diable

UNE partie de mon enfance et presque toute mon adolescence se sont passées, en effet, dans une ambiance de quiétude heureuse, au milieu de gens aisés pour qui tout était facile, et dans un cadre élégant et charmant : celui de l'Iris Club de Lambersart.

Vous connaissez Lambersart ? C'est la banlieue de Lille, des maisons aux lignes sobres, à l'aspect confortable et cossu. Le club de l'endroit, l'Iris, tient à Lille le rôle du Racing à Paris. C'était une société fermée où le tennis et le hockey sur gazon avaient la cote et dont il était de bon ton de faire partie.

A l'Iris Club, mes parents étaient propriétaires de la buvette et du bar qui attenaient aux vestiaires. Après cinq sets, à la fin du match de football ou de hockey, les joueurs y venaient se rafraîchir et les affaires allaient bien. Le stade avait été construit sur l'emplacement d'une ancienne laiterie, et c'est ce qui explique l'enseigne : « Chez Baratte, à la Laiterie... »

Le sport était à ma porte, si je puis m'exprimer ainsi : les courts et les terrains me tendaient les bras. Eh bien! je suis obligé d'avouer que je ne me sentais, à l'origine, aucune disposition pour les efforts physiques. Depuis le jour de ma naissance, qui se trouva être le 7 juin 1923, à 21 heures, j'avais donné beaucoup de soucis à mes parents qui habitaient à ce moment rue de Lille, à Lambersart, dans une coquette villa, et exploitaient alors un garage, puisque ce n'est qu'en 1926 qu'ils se décidèrent à acheter le café situé près du stade.

J'étais ce qu'on appelle un enfant fragile, mais remuant et insupportable. J'ai préféré pendant longtemps me traîner par terre et rêvasser plutôt que de m'exercer au tennis ou à la balle au pied avec mes petits camarades.

— Votre enfant est vraiment intenable, disaient à ma mère les clients du café. Vous feriez mieux d'aller lui dire de courir sur le stade plutôt que de le laisser se salir et tout démolir.

Il faut avouer que je commettais les pires bêtises en toute innocence, à un tel point même que maman n'osait pas parfois avouer aux consommateurs de passage que j'étais son fils !

Dès que mes parents commencèrent à exploiter la « Laiterie », ils n'eurent plus beaucoup le temps de s'occuper de moi. Et à quatre ans, on m'expédia à l'école maternelle « pour être tranquille » et pouvoir travailler en paix ». C'était mon oncle qui m'emmenait tous les matins sur le cadre de son vélo et nous roulions, lui en sifflotant, moi en criant à tue-tête et en gigotant.

Et un lundi, alors que nous approchions de l'école, je « réussis » à glisser mon pied entre la fourche et la roue avant de la bicyclette... L'effet de cette maladresse fut immédiat : un vol plané spectaculaire et je me retrouvais dans le ruisseau assis à côté de mon oncle, lui-même à plat ventre !

Nous n'avions heureusement pas une seule égratignure : plus de peur que de mal.

Dubreucq comptait pour deux

A partir de l'âge de sept ans, je cessai cependant d'effrayer les habitués de la « Laiterie » par mes excentricités sur la balançoire et les anneaux situés sur la terrasse du café, pour m'intéresser aux raquettes de tennis et aux ballons de football.

Cet âge correspond également à mon entrée à la « grande école » où commencèrent les études sérieuses. La communale fut pour moi une dure épreuve, car j'avais vécu jusqu'alors la bride sur le cou, n'en faisant qu'à ma tête. Ici, il n'était pas question de se laisser guider par sa fantaisie. Il fallait travailler.

— Elève Baratte, qu'est-ce que vous faites, apportez-moi ça, et vite...

Le directeur, M. Sorriaux, qui nous enseignait l'arithmétique et la grammaire, ne me ratait jamais. Boudeur, mais non contrit, je déposais sur son bureau l'avion en papier confectionné avec une page de mon cahier ou le lance-pierre en élastique.

M. Sorriaux ! Je crois que je ne l'oublierais jamais. C'était dans le fond un brave homme. Le cœur sur la main, toujours prêt à nous pardonner. Méchamment, avec l'inconscience de nos jeunes années, nous l'avions surnommé « le Sidi », je ne sais même plus pourquoi ! Il apprenait bien aussi, M. Sorriaux, et comme il savait nous obliger à étudier, je réussis mon certificat juste le jour de mes onze ans.

L'angoisse des examens, les taches d'encre sur les doigts, cette odeur de cire et de craie qui nous prenait à la gorge dès que nous entrions en faisant sonner nos galoches dans la salle de classe, c'est loin tout ça. C'est loin, mais cela reste vivant dans ma mémoire. Qui ne se souvient sans un peu de mélancolie du temps où il était écolier ?

C'est également à l'école communale que je dois mes premières sensations de footballeur. Nous revenions en bande le soir, après l'étude, en courant et en poussant devant nous une boîte de conserve ou une balle en chiffon.

Une fois arrivés sur la place de Lambersart, nous jetions sur le sol, qui une veste, qui un cartable... Deux buts étaient vite figurés, les camps s'organisaient...

Là, c'était autre chose. Il fallait tirer au sort pour choisir les joueurs déjà notés comme les meilleurs. Le système le plus en vogue était « l'Am stram gram » ou bien les deux capitaines face à face s'affrontaient en effectuant chacun un petit pas l'un vers l'autre, le gagnant étant celui qui, finalement, posait son pied sur celui de l'autre. Le vainqueur ayant la parole choisissait le plus réputé du lot, ainsi de suite. Il existait aussi une table des valeurs ; ainsi, celui qui prenait Albert Dubreucq, l'actuel demi droit de Lille, avec qui j'ai passé toute ma jeunesse, laissait à l'adversaire la

500 BUTS DANS LA CAGE : LA VIE DE JEAN BARATTE, CAPITAINE DE

Baratte a réuni, dans ces quatre épais volumes qu'il soulève à bout de bras, tous les souvenirs de sa brillante carrière.

Baratte aime à retourner souvent à la « Laiterie » où il a passé sa jeunesse. Le voici en conversation avec sa mère.

L'équipe de l'« Iris » de Lambersart, où le futur capitaine des Tricolores effectua ses débuts. Voici le « onze » de 39-40. Au 1er rang : Baratte et Stricanne. Au 2e rang : Demaret, actuel arrière de Strasbourg. A côté de lui : Gaston Dubreucq.

LES GRANDS DEMIS-CENTRE DE FRANCE JUGENT LEUR RIVAL LILLOIS

ROGER LAMY (Racing)

Je crois que le principal atout de Baratte est son dynamisme. Sur un terrain il ne baisse jamais les bras et lutte tant que le coup de sifflet final n'a pas retenti.

C'est un rouage essentiel de son équipe. Il entraîne ses coéquipiers à sa suite.

En match, il ne ménage pas ses adversaires, mais est toujours parfaitement correct et d'une inlassable activité.

ROBERT MEURIS (Roubaix)

Il y a deux ans que je n'ai pas été l'adversaire direct de Jean Baratte. De nos luttes, je garde un bon souvenir. Car c'est un rival toujours très correct. Sur le terrain, Baratte est un exemple de courage. Il ne se laisse pas rebuter par les « contres » d'un adversaire. Il bouge énormément pour dérouter le demi centre qui lui est opposé.

Il parle beaucoup durant une partie pour conseiller ou réprimander ses partenaires.

JEAN SWIATEK (Bordeaux)

J'aime trouver Jean Baratte en face de moi. Il ne m'a jamais ménagé, mais sa correction et son fair-play sont tels qu'on doit l'estimer. C'est un brave garçon. Il ne joue jamais les vedettes et pénètre sur le terrain pour donner le meilleur de lui-même.

Je n'ai jamais entendu dire que Baratte ait sacrifié le jeu d'équipe pour se mettre lui-même en valeur.

Garçon extrêmement consciencieux et c'est un gros atout pour l'équipe dont il porte les couleurs.

ROBERT JONQUET (Reims)

J'ai apprécié Baratte en tant que coéquipier, dans l'équipe de France. Je l'ai jugé, en tant qu'adversaire, au cours de matches Reims-Lille. Il a toujours été un rival dangereux parce que c'est un « battant ». Certains avants centre, lorsque j'ai réussi à prendre l'ascendant sur eux, renoncent à la lutte. Jamais Baratte ne s'est conduit ainsi.

Jusqu'à la fin d'un match, il est dangereux pour une défense. Il ne faut jamais commettre l'erreur de « l'oublier », son shot a vite fait de trouver les filets.

ANTOINE CUISSARD (Saint-Etienne)

J'aime la lutte. Avec Baratte pour rival, j'ai toujours été obligé de donner le meilleur de moi-même, et je lui dois d'avoir réalisé d'excellentes parties. Nous avons toujours combattu l'un contre l'autre sans jamais nous épargner, mais nous sommes d'excellents camarades, parce que nous nous estimons.

Je pense que Baratte n'est pas seulement pour Lille un joueur, mais un entraîneur d'hommes. Il prêche d'exemple et oblige ses partenaires à combattre comme lui.

HENRI GUERIN (Stade Français)

J'ai toujours eu du mal à m'opposer à l'action de Baratte, lorsqu'il a joué contre moi. Il est, en effet, très mobile, et possède un shot qui a pris plus d'une fois en défaut les gardiens adverses. Lorsqu'il était avant centre, il ne faisait pas bon lui laisser la balle dans la surface de réparation. Son classement, chez les marqueurs de buts, au cours des dernières saisons, en est la meilleure preuve.

Chez lui, je n'ai pas seulement apprécié le courage, la hargne même, mais aussi une correction impeccable envers ses adversaires.

(Appréciations recueillies par PIERRE LAGOUTTE.)

possibilité de choisir deux autres joueurs en plus !

Nous jouions jusqu'à la nuit tombée et nous rentrions à la maison complètement fourbus et les semelles décollées pour recevoir inévitablement les taloches maternelles.

Mes dons s'affirmèrent très vite et, bientôt, je n'eus plus de rival pour dribbler autour du kiosque à musique en évitant les bancs et les chaises.

A onze ans, je me transformai soudain et des muscles commencèrent à se dessiner sur mes bras frêles. Je pris du poids et si je tenais à peine plus adroitement ma raquette de tennis en dépit de tous les conseils qui m'étaient donnés, mes shots au but gagnaient en force et en vitesse. Les gens du stade disaient: « Vous savez, le petit Baratte, il tripote bien la balle, c'est un plaisir de le voir... »

Ma première équipe avec Stricanne

POUR signer à l'Iris Club de Lambersart, je vous l'ai dit, j'avais juste un pas à faire. Il fut vite franchi. Au début de la saison 1933-1934, je débutais comme avant centre dans l'équipe pupille de l'Iris.

L'Iris Club était à ce moment encore un « nom », et il ne faut pas oublier que les dirigeants du football professionnel avaient proposé à l'Iris, et non pas à l'Olympique Lillois, de tenter l'aventure avec eux. Le club de Lambersart se désistant, c'est alors que des offres furent faites aux Lillois et aux Fivois qui, eux, acceptèrent et se lancèrent dans le grand bain.

Je marquai mon premier but comme équipier à l'âge de onze ans, presque à bout portant, en prenant le goal à contre-pied et je crois que, à ce moment, Vandooren ou Desfossés, eux-mêmes, n'étaient pas mes cousins !

L'inter qui jouait à mes côtés était encore moins athlétique que moi et portait des lunettes, il s'appelait Stricanne. Il y avait aussi, bien entendu, Albert Dubreucq qui ne s'en laissait pas conter et n'aimait pas qu'on lui marchât sur les pieds, et enfin un garçon nommé Niquet qui devait, près de vingt ans après, devenir mon beau-frère en épousant ma sœur Jane, de trois ans mon aînée.

Notre équipe plaisait à tous par son allant et sa façon agréable de jouer. Nous avions la cote à Lambersart et le soir, autour du comptoir de la « Laiterie », on nous laissait écouter les « connaisseurs » commenter les péripéties du championnat et de la Coupe.

En dégustant avec délice un sirop de framboise, je m'enthousiasmais au récit des exploits de Simonyi et de Luckacs, les avants centre rivaux de l'Oympique Lillois qui se disputaient ardemment la place de leader d'attaque et tentaient de rejoindre le prestigieux Abegglen au classement des butteurs.

En 1934-1935, Sochaux avait ravi le titre aux Sétois qui avaient succédé à Lille, et nous admirions sans restriction les footballeurs extraordinaires qui étaient Duhart, Courtois, Mattler et Wagner.

Lille, en dépit des 18 buts réussis par Simonyi et des 10 autres marqués par Luckacs, ne s'était classé qu'à la huitième place, battant au goal average l'Excelsior de Roubaix, le vieil ennemi qui était emmené par les Cesember, Kalmar, Delmer, Lietaer, Gianelloni et où brillait un Autrichien surnommé « Monsieur » Hiltl.

Les buts des 25 mètres marqués par ces avants au shot éclair, et aussi les parades de ces super-défenseurs, nourrissaient toutes nos conversations et hantaient nos nuits agitées par des rêves où chacun se voyait marquer le point décisif dans la finale de la Coupe !

1936 : j'admire Da Rui

CE fut en 1936 que, pour la première fois, le nom de Julien Da Rui frappa mes oreilles. Presque inconnu, il venait de se distinguer à Colombes, justement dans la finale de la Coupe de France gagnée par le Racing (1-0), effectuant des arrêts sensationnels sur les shots des Kenedy, Veinante et Couart.

Da Rui avait littéralement emballé les 50.000 spectateurs du stade olympique: il était la grande révélation de la saison. On lui prédisait un avenir remarquable et d'instinct, sans pouvoir me douter du rôle éminent qu'il tiendrait dans ma vie de footballeur, j'admirais ce garçon héroïque qui avait tenu en respect, presque à lui seul, une des lignes d'attaque les plus fameuses de France !

Si l'on m'avait affirmé qu'un jour il me dirait, en rentrant aux vestiaires : « Bravo, Jeannot, tu as fait un bon match et ton premier but était vraiment beau », j'aurais crié au miracle. Et pourtant...

Nous grandissions et progressions tous ensemble, et notre petite équipe changeait d'étiquette. Elle prit rapidement celle de minime et notre premier titre fut acquis avec une belle aisance dans le championnat du Nord de deuxième division, en 1935. Nous n'avions enregistré aucune défaite, gagnant toutes nos rencontres et marquant 130 buts ! Pour ma part, j'en avais réussi 70 et je commençais à être redouté par les gardiens de la région.

En 1936, jouant en première division, notre supériorité s'affirme : premier du championnat du Nord, vainqueur de la Coupe du Nord, 150 buts à notre actif sur lesquels j'en avais personnellement signé 80 !

Les cadets, puis les vétérans, dans la même journée

NOTRE ascension dans le petit monde du football minime et junior n'allait pas sans susciter des jalousies et vous pouvez croire qu'on ne nous épargnait pas. Je me souviendrai toujours, je crois, d'une épreuve terrible à Pérenchies. Une victoire par 10 buts à 0 avait sanctionné notre match contre les cadets, après une rencontre acharnée devant tout ce que l'endroit comportait de sportifs.

Les dirigeants du club, vexés de la déroute de leurs jeunes joueurs, nous proposèrent alors un marché : matcher l'après-midi contre les vétérans de Pérenchies!

Notre directeur, M. Delzenne, accepta d'emblée et, moins de quatre heures après avoir ridiculisé les ca-

dets, je marquais en force l'unique but du match contre les vieux !

Les membres de l'Association de Pérenchies, beaux joueurs, nous firent une ovation...

Nos dirigeants, M. Delzenne et l'entraîneur Gaston Dubreucq, le père de notre coéquipier, étaient au comble de la joie et ils nous félicitèrent avec chaleur, car les vétérans de Pérenchies n'étaient pas des vieillards impotents, et nous avions éprouvé des difficultés à les vaincre.

La photo de Bigot sur la porte de mon vestiaire

NOTRE réputation ne cessant de grandir, nous avions de plus en plus de mal à nous imposer devant des adversaires résolus à nous battre coûte que coûte... Mais, comme notre attaque tournait rond, nos rivaux encaissaient à chaque match un nombre de buts respectable !

Afin de nous stimuler, nous avions décidé, mes camarades et moi, de prendre le nom d'un footballeur coté, afin de nous en servir comme d'un exemple, de l'imiter le plus possible.

En ce qui me concerne, j'avais choisi Jules Bigot que j'ai toujours admiré, et sa photo était collée sur la porte de mon vestiaire. Le modèle de Dubreucq, si mes souvenirs sont exacts, était je crois le demi gauche du onze tricolore, Delfour.

J'allais jusqu'à copier l'allure de Bigot, que j'avais pu approcher en plusieurs occasions et dont j'aimais la ténacité et la hargne sur le terrain. Bigot était un joueur qui ne s'avouait jamais battu. Il suivait toutes les balles et, souvent, il exploitait une erreur de la défense adverse grâce à la promptitude de son esprit.

« Vas-y, Bigot », me criaient les supporters qui suivaient de la touche toutes nos rencontres et ne nous ménageaient pas leurs encouragements.

Première rencontre internationale à 14 ans !

CE fut à ce moment que je quittais l'école Saint-Pierre, à Lille, pour entrer au Lycée Faidherbe. Les élèves et l'entraîneur de l'équipe du lycée furent ravis de me voir être des leurs. Bien qu'étant encore minime, on me sacra immédiatement avant centre du onze junior et, le jeudi, je conduisais dans le championnat d'Académie une équipe décidée à imiter le onze de Lambersart.

Notre formation se donnait beaucoup de mal sur le terrain et s'efforçait de construire un jeu de qualité. Mon shot me permettait de me tailler la part du lion au cours de ces matches interscolaires et nous fûmes champions de l'Académie de Lille avec une certaine facilité.

Ce fut encore comme junior que je disputais avec Lambersart, à Saint-Gilles, le premier match international de ma carrière. J'avais alors quatorze ans et notre équipe fut largement battue par un onze athlétique et dont le plus petit joueur me dépassait de la tête !

Je commençais à progresser dans le football et j'étais forcé de me rendre compte que chaque match devenait de plus en plus difficile : il ne suffisait pas d'être doué, il fallait se battre et vouloir la victoire !

LA SEMAINE PROCHAINE :

JE REMPLACE DA RUI DANS LES BUTS !

Maillots de l'équipe de France, fanions, médailles, poupées, ballons souvenirs, maillots d'équipes nationales adverses, plaquettes, épée gravée à Tolède, Jean Baratte a réuni tous les trophées qu'il a gagnés un peu partout en Europe.

ETOILES ANGLAISES DANS LA NUIT PLUVIEUSE DU PARC DES PRINCES

RACING-ARSENAL (0-5), mercredi, en nocturne, au Parc. Le Racing, après avoir résisté pendant une mi-temps au club anglais, s'effondra. Vignal, malgré des intervention pleines d'à-propos, fut, néanmoins, battu cinq fois. En plongeant, il arrêtera in-extremis le ballon. De gauche à droite : René Vignal, Milton, Bellot, Lamy, Forbes, Arangelovitch et Logie.

Derrière Roubaix et Metz botte à botte

TROIS ÉQUIPES A UN POINT :

LILLE, NICE ET LE HAVRE

Lille et Nice n'ont pu surmonter les difficultés que représentaient leurs déplacements à Metz et au Havre.

Tous deux ont été défaits. Mais Roubaix, qui avait ainsi une magnifique occasion de prendre le large, n'en a pas profité. Battu chez lui, pour la première fois de la saison (par Nîmes) le C.O.R.T., tout en restant à la première place, s'est fait rejoindre par les énergiques Messins, qui ont tenu la promesse faite à leur camarade et capitaine Cisowski : battre Lille.

Signalons également le réveil du Racing. Alignant onze Français, il s'est bien battu contre Reims, a joué d'une manière plus directe et a remporté un succès mérité qui l'amène à deux points des leaders.

Saint-Etienne, qui a retrouvé l'efficacité, a de nouveau marqué cinq buts, à Lens cette fois. Rennes et Bordeaux, comme prévu, ont gagné chez eux tandis que Marseille arrachait le match nul à Lyon.

Si Strasbourg a encore une fois manqué la victoire, il a tout de même pris un point à son visiteur Sochaux. Mais, comme Rennes a gagné, les Alsaciens ont toujours cinq points de retard sur ceux qui les précèdent au classement : Nancy et Lens.

Le Stade Français a remporté sa sixième victoire à l'extérieur.

Avec vingt-trois points, c'est un leader largement détaché, Rouen et Montpellier (le premier avec un match de moins) n'en ayant que dix-huit.

Valenciennes et Toulouse sont en progrès. Le C.A.P. et Grenoble ont remporté de méritoires succès sur terrain adverse.

Pierre LAGOUTTE

1re DIVISION

LES RESULTATS

Le Havre b. Nice, 3-1; Bordeaux b. Nancy, 4-1; Strasbourg et Sochaux, 1-1; Nîmes b. Roubaix, 2-1; Racing b. Reims, 5-2; Rennes b. Sète, 2-0; Lyon et Marseille, 2-2; Metz b. Lille, 2-1; Saint-Etienne b. Lens, 5-2.

LE CLASSEMENT

1. Metz, Roubaix, 17 pts; 3. Le Havre, Lille, Nice, 16 pts; 6. Bordeaux, Nîmes, Racing, 15 pts; 9. Reims, Saint-Etienne, Sochaux, 13 pts; 12. Lyon, Marseille, Sète, 12 pts; 15. Rennes, 10 pts; 16. Lens, Nancy, 9 pts; 18. Strasbourg, 4 pts.

2e DIVISION

LES RESULTATS

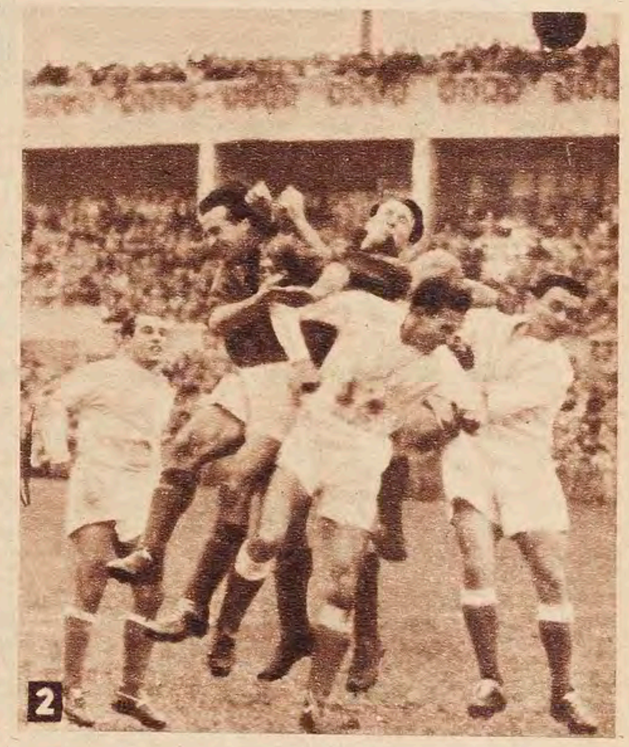
Toulouse b. Amiens, 3-0; Valenciennes b. Besançon, 2-1; Stade Français b. Monaco, 2-1; Cannes-Rouen, *remis*; Montpellier b. Nantes, 2-0; Troyes et Angers, 1-1; Grenoble b. Alès, 3-2; Béziers b. Toulon, 2-0; C.A. Paris b. Le Mans, 3-2.

LE CLASSEMENT

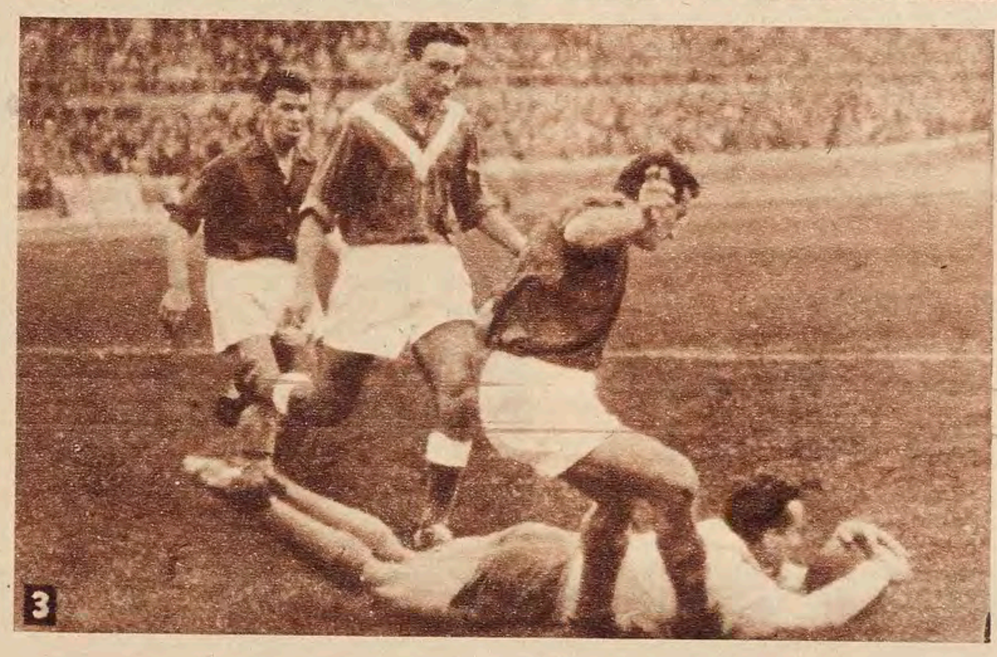
1. Stade Français, 23 pts; 2. Rouen et Montpellier, 18 pts; 4. Nantes, 17 pts; 5. Troyes, 15 pts; 6. Grenoble, 14 pts; 7. Cannes, Toulouse, Angers et Valenciennes, 13 pts; 11. Toulon, 12 pts; 12. Besançon et Monaco, 11 pts; 14. C.A. Paris, 10 pts; 15. Amiens, 9 pts; 16. Alès, 8 pts; 17. Le Mans et Béziers, 6 pts.

R.C. PARIS-REIMS (5-2). Sur corner, en faveur du Racing, Paul Sinibaldi (à dr.) n'a pu s'emparer du ballon. Jonquet (au centre) s'apprêtait à dégager. De g. à dr.: Wadoux, Jonquet, Mahjoub, Quenolle, Sinibaldi.

1



2



3

1 TOULOUSE-AMIENS (3-0). Capart, gardien de but d'Amiens, dégage de justesse des deux poings devant les deux Toulousains Schaap et Bouchouk.

2 LYON-MARSEILLE (2-2). Rodriguez, devenu attaquant, appuie Dupraz. Alarcon, Johansson et Scotti (de g. à dr.) font opposition (Téléph. transmise de Lyon).

3 GIRONDINS-NANCY (4-1). Le gardien de Nancy, Favre, bloque la balle devant le Bordelais Lukac (au centre). (Téléphoto tran. de Bordeaux.)

LE COLONEL JOUSSEAUME A PRÉSENTÉ " MINUTIER "

Le Cl Jousseaume vient de présenter un nouveau cheval, « Minutier », digne émule d'« Harpagon ».

ROGER RONDEAUX REPREND LE COURS DE SES SUCCÈS

Rondeaux a gagné dimanche, à Brunoy, le premier cyclo-cross de la saison. Ce n'est là qu'un début...

Allô ! Allô !

GONDOLO

le biscuit qu'il vous faut !

GONDOLO, le biscuit du sportif !

LES

ET LES

HUNGARIA

POUR TOUS LES SPORTS

ONT FAIT LEURS PREUVES

ADAPTATION PARFAITE

QUALITÉ INCOMPARABLE

PRIX IMBATTABLES

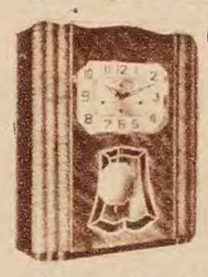
MERCREDI..

ne manquez pas

le tirage de la 42e tranche de la

LOTERIE NATIONALE

LA S.H.D. vous offre directement de l'Usine



A CRÉDIT POUR 1.000 Frs.

à la commande et 7 versements mensuels de 2.000 francs ce

splendide carillon Grand Luxe S.H.D.

En ronce de noyer, verni, clair ou foncé, deux airs à votre choix :

WESTMINSTER *ou les* CLOCHES DU JURA

En choisissant le carillon S.H.D. à prix égal vous serez assuré d'une qualité supérieure. Notre carillon comporte une garantie absolue par bulletin individuel, numéroté, pour un parfait fonctionnement de dix ans.

Pour bénéficier de la gratuité de port, d'emballage et de frais d'assurances, joindre la présente annonce à votre commande qui doit nous parvenir sous quinze jours.

N'ATTENDEZ PAS ! ECRIVEZ AUJOURD'HUI MÊME A :

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS C.18

106, RUE LAFAYETTE - PARIS

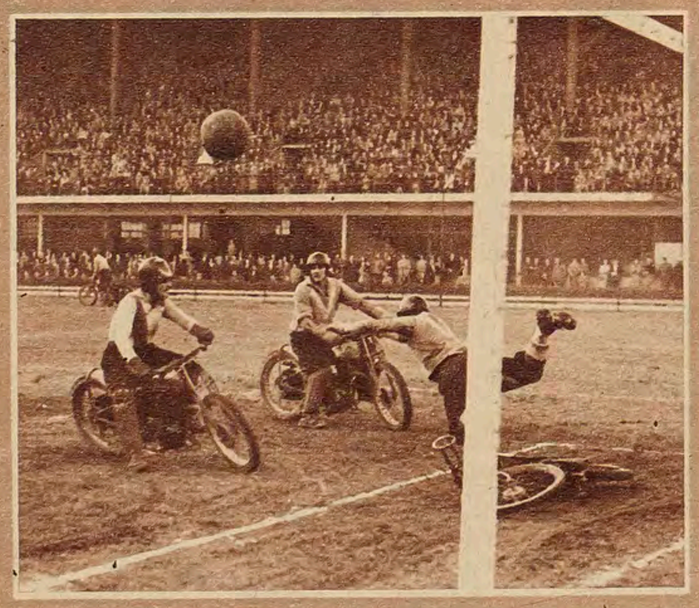
ROUBAIX-NIMES (1-2). L'attaque nimoise a désorganisé la défense du C.O.R.T. Da Rui ,seul devant trois Nimois, est battu par Constantino (à dr.) tandis que Ujlaki (au centre) freine sa course. Premier but réussi par les Nimois.

LE HAVRE - NICE (3-1). Le goal havrais, Ruminski, a dégagé du poing une balle convoitée par l'avant centre niçois Bengtsson. On reconnaît, de g. à droite : Albanesi (de dos), Ruminski, Bengtsson, le Niçois Bonifaci, Stricanne, Walorysek.

→

Désir Carré, inter gauche de Nice, avait échappé au marquage de son adversaire Hassouna (à gauche). Ruminski, intervenant, repoussera le ballon. Au fond, à dr.: Grimonpont devant le Niçois Bengtsson.

LA FRANCE A DOMINÉ LA BELGIQUE (MOTO-BALL)



A Courbevoie, devant un nombreux public, l'équipe de France de moto-ball a triomphé de la Belgique.

JEAN DOTTO A ESCALADÉ AISÉMENT LA TURBIE

Dotto (à dr.) porte son attaque décisive. Il va lâcher Mirando (à g.) qui cache en partie Emile Teisseire.

LYON XIII ET LES CATALANS BATTUS, ONT RÉTROGRADÉ

MAUVAISE journée pour les vedettes de la saison dernière : Lyon, tenant du titre, et les Catalans, finalistes de la compétition, ont connu l'humiliation de la défaite... Les deux formations ont rétrogradé : Lyon, de second, passe à la quatrième place et Perpignan, distancé, se retrouve au sixième rang.

Carcassonne s'est imposé de belle manière devant les Lyonnais. Les « canaris » talonnent désormais Marseille, qui a écrasé le Celtic par 23 à 5 ! Les Parisiens furent décevants et paralysés devant les Phocéens.

Duffort, deuxième ligne d'un jour, fut très effacé.

Par contre, les Albigeois semblent avoir de sérieuses prétentions. Ils ont dominé les Perpignanais qui ont dû s'avouer vaincus par 24 à 13.

Les Tarnais, qui échouent depuis plusieurs saisons près du but, paraissent cette fois bien armés.

Enfin, rien ne va plus à Lézignan, qui collectionne les échecs. Villeneuve lui a infligé un score de 15 à 5.

Les résultats

Albi b. Catalans, 24-13; Carcassonne b. Lyon, 22-15; Girondins-Carpentras, 6-2 ; Villeneuve b. Lézignan, 15-5; Marseille b. Celtic, 23-5; Cavaillon - Toulouse, remis ; exempt : Avignon.

Le classement

1. Marseille (7 m.), 19 pts; 2. Carcassonne (6 m.), 16 pts; 3. Albi, (6 m.), 15 pts; 4. Lyon, Villeneuve (6 m.), 14 pts; 6. Celtic, (6 m.), 12 pts; Catalans (6 m.), 12 pts; 8. Carpentras (7 m.), 12 pts; 9. Girondins (5 m.), 11 pts; 10. Toulouse (5 m.), 10 pts; 11. Avignon (7 m.), 10 pts; 12. Cavaillon (6 m.), 8 pts; 13. Lézignan (7 m.), 7 pts.

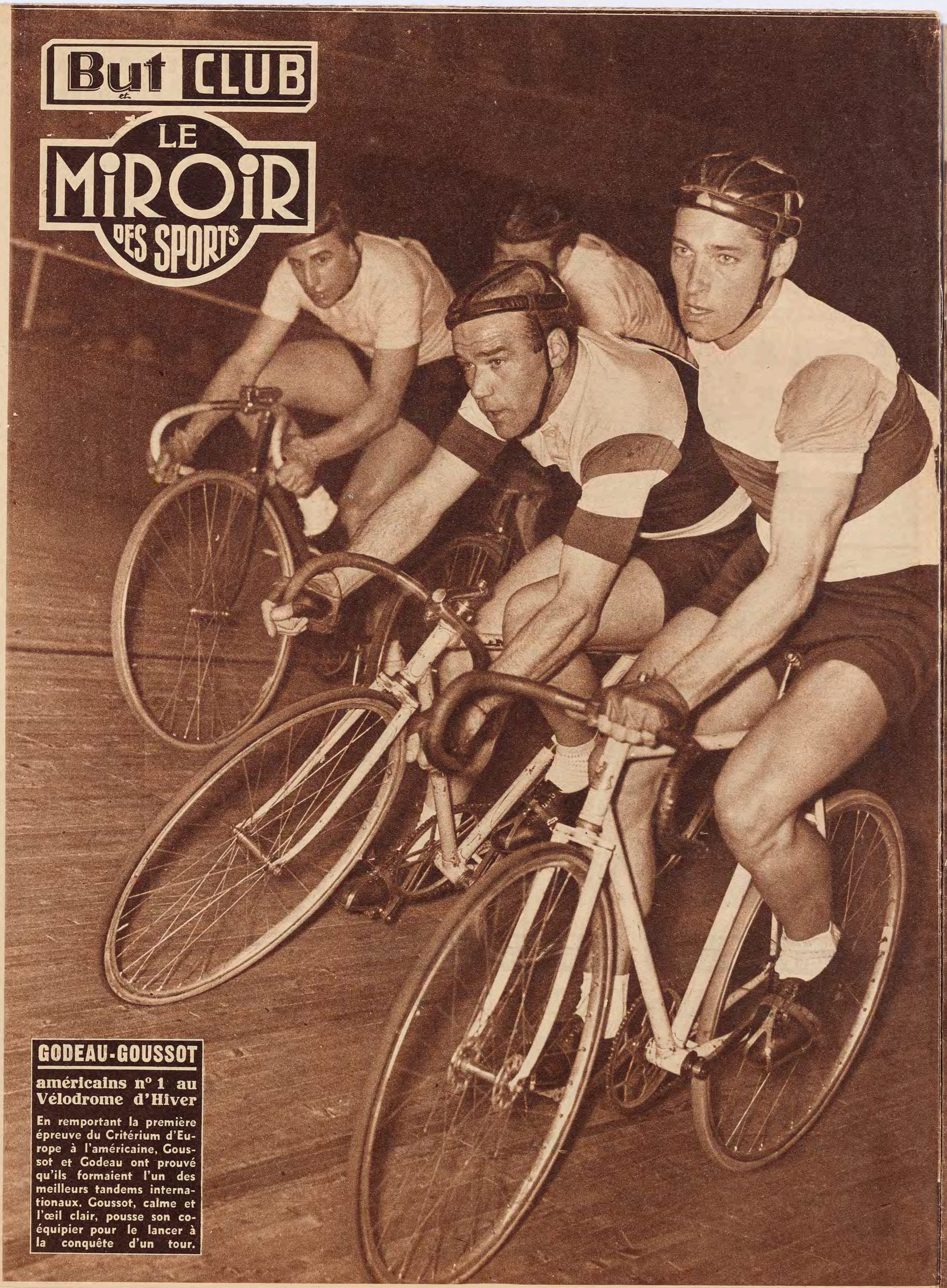
MARSEILLE-CELTIC (23-5). Lasserre se couche sur le ballon que Barthez tente de talonner avec le pied. Derrière : Lhoste, Prévost. A g. : Lévy et Brousse (T. t. Marseille).

ALBI-CATALANS XIII (24-13). L'international Berthomieu repousse Barris. Derrière : l'Albigeois Verdier se précipite. A gauche : le Perpignanais Gleizes (Tél. trans. d'Albi).

CARCASSONNE-LYON (22-15). Le Carcassonnais Llary vient de lancer son ailier Lassalle que le Lyonnais Delahaye arrête par son maillot (Téléph. tr. de Carcassonne).

Imp. E. Desfossés-Néogravure, 17, rue Fondary, Paris.

But et CLUB
LE MIROIR DES SPORTS



GODEAU-GOUSSOT

américains n° 1 au Vélodrome d'Hiver

En remportant la première épreuve du Critérium d'Europe à l'américaine, Goussot et Godeau ont prouvé qu'ils formaient l'un des meilleurs tandems internationaux. Goussot, calme et l'œil clair, pousse son coéquipier pour le lancer à la conquête d'un tour.